

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

La Révolte des Masses
Sigmund Freud et la psychanalyse
En quelques lignes...
Problèmes actuels
En marge des événements : La soviétisation de la Pologne
Grandeur de la Suisse
Lectures.

François MARET
Roger de CRAON-POUSSY
* * *
Hilaire BELLOC
Comte SOLTYKOFF
Comte Gonzague de REYNOLD

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél: 17.20.50 Compte-chèque postal 489.16

CREDIT ANVERSOIS

FONDÉE EN 1898

SIEGES

ANVERS, 36, Courte Rue de l'Hôpital

BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

BANQUE

BOURSE

CHANGE

PARIS

20, rue de la Paix

LUXEMBOURG

55, boulevard Royal

LES PROJECTEURS CINÉ BOLEX - PAILLARD

FABRICATION SUISSE DE HAUTE PRECISION

LES BIFILMS ET TRIFILMS
de l'avis des Spécialistes les plus autorisés,
sont ceux convenant le mieux au

CINÉMA ÉDUCATIF

Agents pour la Belgique et le Grand-Duché

CINAMEX S. p. r. l.

21, av. aux Camélias, MERXEM (Anvers)

Manufacture de Tabacs

Joseph DUBROUX, Fils aîné

Rue de Marvis, 5-7

TOURNAI

Téléphone : 1195

Compte-Chèques 1844.92 — Registre du Comm. Tournai 10.105

A chacun son chocolat.

MARTOUGIN

est celui des vrais amateurs.

N'écoutez pas ce que les concurrents racontent.
LA MACHINE A COUDRE

SINGER sera toujours la meilleure

Reprise en compte de toute vieille machine
FACILITÉS DE PAIEMENT

La Compagnie **SINGER** assure le travail à 1,000 Places,
Employés et Ouvriers, uniquement BELGES

Plus D'UN MILLION DE machines à coudre **SINGER**
en activité en Belgique

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour l'obtention d'un BON pour la
réparation gratuite de leur machine à coudre **SINGER** de famille.

SIÈGE SOCIAL : rue des Fripiers, 31, Bruxelles.
Fournisseurs brevetés de la Cour.

Succursales, dépôts et Agents dans toutes les villes du pays.



Fabrication de tous types
d'agglomérés de liège, pour
isolation de tous genres

la quercine

s. a.

188, chaussée de Vilvorde
BRUXELLES (N. o. H.)
Téléphones : 26.28.70 et 26.59.70

ISOLATION DE :

Caves de brasserie - Salles de conservation des
fruits - Entrepôts frigorifiques - Tuyauteries d'eau
froide, d'eau chaude, de chauffage central. —

Isolation thermique et acoustique

Tapis de bain - Descentes de lit en liège Suberlino

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

ET ” **Opera** ”

2 m.

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” **Sepco** ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^y S^{TE} A^{MB}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHÉNEAUX, GOUTIÈRES, TUYAUX DE DESOENTE
ARTIOLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTIOLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Chéneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures.
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.
Constructions métalliques. — Charpentes en fer.
Chaudronnerie en fer et en cuivre. réservoirs.
Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en toles
galvanisées.
GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais
Blanc de Zinc — Minium de plomb
Litharge — Mine-orange

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Ancienne firme J.-F JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée
Spécialité de toitures pour Eglises,
Missions, Bâtiments d'administration
ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE
Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.
Fers marchands et feuillards galvanisés.
Réservoirs galvanisés.

Couleurs - Vernis - Emaux

Établissements M. DELVIGNE

Bureaux et Magasins : 38 à 42, rue Dewez, NAMUR
Usine : Saint-Marc (Namur)
Téléphone: 302 ADR. télégr.: Delvigne 302 Namur

Vernis gras et synthétiques -
Vernis à l'alcool - Émaux gras
et synthétiques - Standolie à
l'huile de lin, à l'huile de Bois de
Chine - Couleurs broyées et pré-
parées - Siccatis - Gommés
ester - Copal ester - Antirouille
Linoléates, Résinates - Émail :
LUXOR - BLANC AMÉRICAIN
Hydrofuge

LA CERUSITE blanc spécial, solidité
de la céruse, spécial pour extérieur, résiste
à l'air salin.

LUXORINE : Couleurs à l'eau lavables
Seul fabricant de l'émail « LUXOR »

REMISE A NEUF DES FAÇADES
par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brûlage
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air
salin. — Appliquez la facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

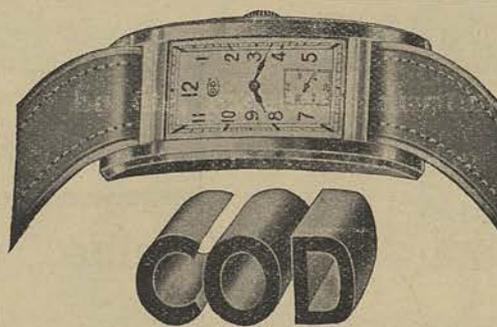
LES FILS LEVY FINGER
82-84, rue Edm. Tollenaers
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Etabliss. FIDÈLE MAHIEU
96, aven. de Philippeville
MAROINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.



MONTRES
en tous genres

Vente exclusive
en gros

Marques
COD-REGI

et qualité courante
Réveils SWIZA

Bracelets pour
montres - Médailles
religieuses en or

J. LATRUFFE 162, rue de Laeken
18, rue des Commerçants
Téléphone 17.15.02 BRUXELLES

Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal

DIVISION CHAINES : Toutes chaînes genre Ewart, Gray, Ley, éprouvées à 3 fois, effort normal avant expédition

ACCESSOIRES : Roues, Godets, etc. GRAND STOCK

DIVISION FONDERIE : Toutes pièces en fonte malléable suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement

LES PRODUITS REFRACTAIRES DE GAND E. J. DE MEYER

ALLÉE VERTE, 120, à GAND

Téléphone : 11928.

Compte ch. post. : 205030

Usine de Briques et Pierres Réfractaires de toutes formes et dimensions pour toutes les industries, pour tous les usages. Spécialité de Briques Réfractaires à haute teneur d'Alumine. Prix sur demande.

Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

LOUIS ANTOINE

RUE DE LA MOTTE, 47, HUY

Téléphone : 636 HUY

Compte Chèq. Post. 97956

Fonte douce - Fontes spéciales - Petite mécanique
Ornements - Pièces suivant modèles
Tout pour la poêlerie

MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ
MOULAGE SOIGNÉ PRIX MODÉRÉS

S. A. Fonderie DEJAER

SCLESSIN

Télégr. : Dejaer-Sclessin

Téléphone : 314.55

Broyeurs — Mélangeurs — Malaxeurs
pour toutes industries

Système breveté PIRLET-BRASSINE. — Pièces de rechange pour broyeurs. — Toutes pièces en fonte

PARACHÈVEMENT

La Société Anonyme des Ateliers de Construction de JAMBES-NAMUR

(Anciens Établissements Th. Finet)

à JAMBES-NAMUR

A MIS AU POINT :

Un abri individuel résistant et économique
Un abri collectif avec sas à air
Des dispositifs pour renforcement des planchers de caves

PRIX SANS ENGAGEMENT

Fabrication complète de Tissus métalliques

Trellage simple torsion.

Spécialité de Toiles moustiquaires

vertes, bleues et toutes autres couleurs.

FR. DE COSTER

20-21, quai de l'Industrie, à MONT-SAINT-AMAND (Gand)

Téléphone : 106.95.

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SCLAYN (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique : Dumfrer Sclaigneaux Belgique. Téléphone : Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB,
TUYAUX — PLOMB A SCELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE
Arséniate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

Clouterie & Tréfilerie des Flandres, s.a.

Gendbrugge-lez-Gand (Belgique)

Fils de fer et acier clairs, recuits, galvanisés, étamés, cuivrés, pointes de Paris, clous de chaussure, crampons, rivets, boulons, articles de boulonnerie à chaud, à froid; fil barbelé, treillis, torons, grillages, feuillard, tous articles en fil de fer, toiles pour moustiquaires.

Trellarmé, treillis soudé pour béton armé et pour routes.

Adresse télégraphique : Clouterie Gendbrugge.

Téléphone : 174.40 (5 lignes).

Compte chèque postal : 9841.

Registre Com. Gand : 283.

Carrières et Fours à Chaux de la Dendre à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES . PETIT GRANIT . POUR BATIMENTS,
MONUMENTS
TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS
POUR MARBRERIE.
PIERRES BRUTES ET SCIÉES — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

Tél. LIÈGE 605,59 Reg. du Com. Liège 916 Ch. P. 109.814

Bieuvlet, Redoté & C^{ie}

SOCIÉTÉ EN NOM COLLECTIF

Tuyauteries en acier étiré et en tôle soudée
- pour tous usages et toutes pressions -
Réservoirs soudés -:- Serpentina
- Exécution de tuyauteries suivant plans -
Soudure oxyacétylénique et soudure électrique
Travaux pour Mines, Sucreries, Briqueteries et Carrières
Brûleurs automatiques au charbon BUREAUX & ATELIERS :
pour chauffage central 340, rue Branche, Ans

Métallisation des Flandres

██████████ S. P. R. L. ██████████
57-59, Vieux Chemin de Bruxelles - Gentbrugge

Toutes métallisations par projection
(zinc-aluminium-cuivre-plomb, etc.)

Faites métalliser au zinc toutes les menuiseries
métalliques exposées à l'humidité.

DEVIS ET ÉTUDES SUR DEMANDE.

MACHINES A COUDRE

A
N
A
N
K
E
R

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombreuses références de couvents, pensionnats et communautés religieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

J. VERHAEGHE 89, rue Saint-Georges
Tél. 136.63 GAND

SOUDOMÉTAL S.A.

ELECTRODES
Matériel de soudure

Bureaux et Ateliers : Ch^{sée} de Ruysbroeck, 107

Tél. 43.45.65

FOREST

Chauffage-Ventilation

Établissements

HENIN & VERLINDE

Société Anonyme

Successeurs de HENIN, SNOECK & C^{ie}

Maison fondée en 1873

Rue des Alliés, 235-237, Forest-Bruxelles

ANGIENNES USINES

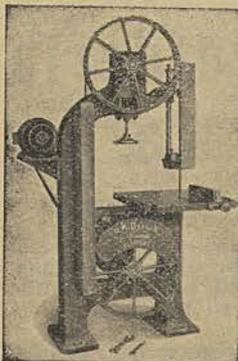
Alphonse DECOCK

Succ. : RENÉ ET MARIE DECOCK
La Hestre-lez-Mariemont
Téléphone : 1478 La Louvière

MACHINES A BOIS

Scies à ruban — dresseuses — mises
d'épaisseur — toupies mortaiseuses
— affûteuses combinées universelles

AGENTS EXPORTATEURS
SONT DEMANDÉS



CÉRAMIQUES



de la lys

Marcke lez Courtrai

Carreaux céramiques de pavements en grès cérame fin

Société Anonyme

Naamlooze Vennootschap

Belgique

Téléphone Courtrai 629.

België

Compte chèque postal : 223.012. — Reg. du Com. : Courtrai 483

Bureau Technique
René Nicolai

Ingénieur A. I. Lg

12, quai Paul Van Hoegaerden, LIÉGE

Téléphone 120.31

6, place Stéphanie, BRUXELLES

Téléphone 11.02.88

Reg. du Com. Liège 1168

Chèques-postaux Liège 64.955



Constructions industrielles
Ponts et Charpentes métalliques
Constructions navales
Réseaux électriques - Béton armé
Etudes - Contrôle - Expertises

Établissements P. COLLEYE, s. a.

GRANDE DÉCORATION
SCULPTURE-STAFF
AMEUBLEMENT
TRANSFORMATIONS

18, RUE DES DRAPRIERS
BRUXELLES

Tél. 11.89.75

Pierres blanches
Marbres - Granits
Pierres reconstituées

A^{NC.} E^{TS} SOILLE F^{RES} S.A.
Avenue du Port, 106, Bruxelles

AUTOMATIQUE
ELECTRIQUE DE BELGIQUE

— S. A. —

Rue du Verger
ANVERS



Installations téléphoniques de toute
capacité. - Appareils de mesure. -
Compteurs électriques. - Signalisa-
tions routières. - Installations de
Radio-distribution.

Documentation gratuite sur demande.

Produits en Béton

O. TOSSYN, Ingénieur civil
U. I. Lv.

Digue du Canal, 2, VILVORDE
Tél. 51.05.40.

Murs de clôture en Béton armé et vibré

Construction solide et de bel aspect.
Devis gratuit sur simple demande.

Clôtures ajourées. — Piquets de clôture. — Bordures de
jardin. — Bordures de route vibrées à haute résistance. —
Tuyaux d'égout en béton comprimé ou vibré. —
Tous produits en béton vibré d'après dessin.

TOUT CE QUI CONCERNE

la VERRERIE

Bocaux - Bouteilles - Verres - Gobelets - Carafes
Verres Pyrex - Verres à Vitres - Glaces
vous sera fourni rapidement, aux prix les plus réduits
Renseignements ou voyageur sur demande.

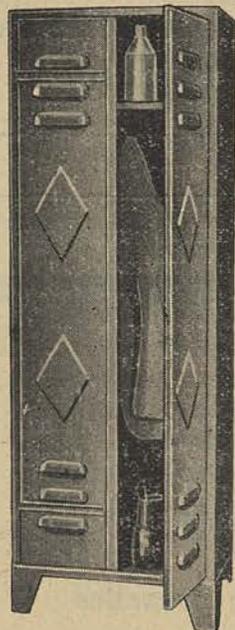
Verreries-Gobeleteries Havrenne Frères

Soc. de Pers. à Resp. lim.

Téléph.
Charleroi : 512.06 - 512.48

JUMET

Tôlerie Mécanique du Centre



28, r. Edouard Anseele
LA LOUVIÈRE
Téléphone : La Louvière 539

Tuyaux à ailettes en acier pour chauffage à eau chaude, par vapeur à basse pression, par vapeur à haute pression. — Grande facilité de montage. — Adhérence parfaite des ailettes au tube.
Prix et catalogue spécial sur demande.

AUTRES SPÉCIALITÉS
Armoires-vestiaires, casiers et rayons brevetés, meubles métalliques, garages à vélos, etc.

TUYAUX EN ACIER

EMBOUTISSAGE
Tous travaux en tôle jusque 4 mm. d'épaisseur, en cornières, tés, plats, jusque 60 mm.

Consultez-nous pour toutes vos installations de :

Meubles en acier

Fabrication belge. — Vingt années d'expérience.



Rayons démontables et extensibles. Bureaux ministre. Tables dactylo. Armoires à documents. Classeurs. Fichiers. Bacs à papier. Trieurs de courrier. Armoires-vestiaires et à outils, etc.



Demandez catalogue n° 10.

Richacier

Etablissements R. RICHARD

Téléphone : 48.78.28.

Bureaux et Ateliers : 11, rue Godecharle, BRUXELLES (Q. L.)

ANALYSES DES DENRÉES ALIMENTAIRES

Georges Larochoymond

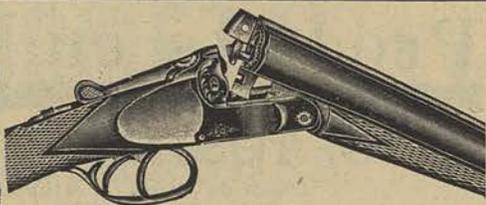
Ingénieur-Chimiste

Ex-chimiste du Comité de Ravitaillement Belge de Tournai
Ex-chimiste expert du Tribunal de Commerce de Tournai
Ex-chimiste expert du Tribunal de Commerce d'Anvers

42, rue Théodore Roosevelt, Bruxelles-Cinquanteaire
Téléphone : 33.60 61

ARMES

de toute espèce



Fabrique d'Armes Fs.
Dumoulin & Cie, Liège
2, rue Thier de la Fontaine, 2

Fondée en 1849

Belgique

Ancion-Marx Fabrique d'armes

Société Anonyme

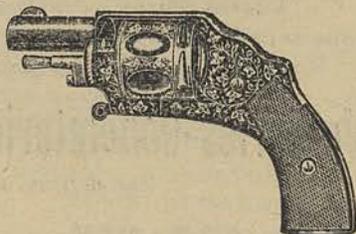
28 et 30, rue Grandgagnage, LIÈGE (Belgique)

Adresse télégr. : Anciomar-Liège

Téléphone N° 100.02

Armes et Matériel Militaires-Fusils et Carabines de chasse - Carabines et Pistolets de tir-Fusils militaires de réforme transformés en armes de chasse Munitions de toutes espèces-Spécialité de Revolvers fins.

Achats et vente de toutes espèces d'armes p^r collections et panoplies



LA CROIX BLANCHE

ANTIDOLEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE · FEBRIFUGE · TONIQUE

MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PÉRIODIQUES · SURMENAGE · GRIPPE · DOULEURS RHUMATISMALES

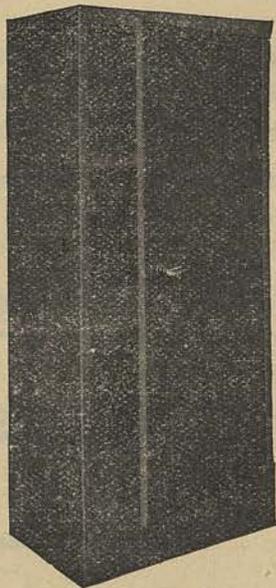
L'efficacité toute spéciale de l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle, tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas pour l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", qui compte aussi parmi ses ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", a maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à ses qualités réelles il a su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire son calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUPPENS ST NICOLAS-WAES
DANS TOUTES PHARMACIES



FATA

Meubles
en acier

fabriqués par

S. A. FAVETA

LA LOUVIÈRE - BOUVY

Tél. L. L. 76

Usine spécialement outillée pour :

la fabrication de bureaux, classeurs, rayonnages
et armoires vestiaires ainsi que tous autres meubles
standard et hors série.

*Nombreuses références
des principales firmes et administrations du pays.*

FINI IMPECCABLE

SOLIDITÉ A TOUTE ÉPREUVE

Etude et devis gratuits de toute installation.

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaeus

Confiseur

USINE

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.63.59

Ch. Le Jeune Limited

SOCIÉTÉ ANONYME

■
TOUTES ASSURANCES
■

Téléphone :
319.70 (4 lignes)

Télégrammes :
Charlejeune

BUREAUX :
17, rue d'Arenberg
ANVERS

EXAMEN SCIENTIFIQUE DE LA VUE
et LUNETTES
exactement adaptées

Service de l'optométriste D. de ROOS

OPTIQUE SCIENTIFIQUE

26, avenue de France — ANVERS

Conditions spéciales pour congrégations religieuses

Savonnerie Brevetée Émile Dufrasne
“ LE BRILLANT ”

SAVON MOU DE TOUT PREMIER ORDRE

Exclusivement fabriqué avec des huiles végétales pures
Spécialement étudié pour la lessive et les nettoyages
des instituts, pensionnats, etc.

Un désinfectant par excellence
et essentiellement naturel

Tél. 856 Mons - SAVONNERIE EM. DUFRASNE, à Mons
42, rue de Bertaimont

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
900.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL EN SA PROPRIÉTÉ

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabelass

BRUXELLES

Téléphones 1
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHECAIRES — RENTES VIAGERES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents

PRIX IMBATTABLES!

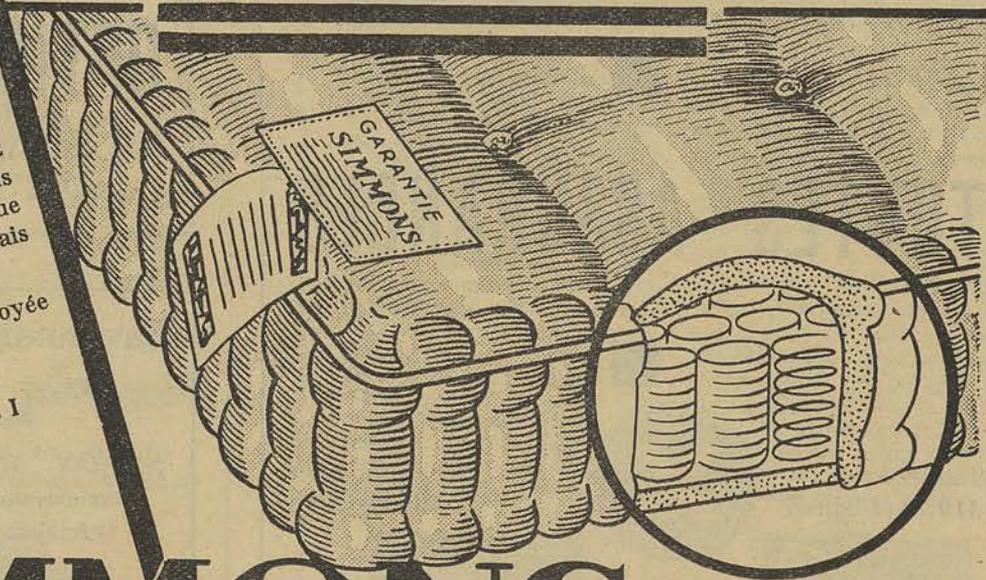
DU QUIETUDE À L'AZUR

Les matelas **SIMMONS** à ressorts ensa-
chés mettent la qualité **SIMMONS**
à la portée de tous.

Avec **SIMMONS**, dormez à « poings
fermés », ce qui vous permettra d'être
frais et dispos au réveil; vous remplirez
avec joie votre tâche quotidienne et vous
n'éprouverez plus ce sentiment de fatigue
qu'un matelas ordinaire ne réussit jamais
à faire disparaître entièrement.

Documentation spéciale n° 39 envoyée
gratuitement sur demande à la

SIMMONS BELGE,
Boîte postale n° 72, Bruxelles 1



SIMMONS

*Pour
mieux dormir!*

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

La Révolte des Masses
Sigmund Freud et la psychanalyse
En quelques lignes...
Problèmes actuels
En marge des événements : La soviétisation de la Pologne
Grandeur de la Suisse
Lectures.

François MARET
Roger de CRAON-POUSSY
* * *
Hilaire BELLOC
Comte SOLTYKOFF
Comte Gonzague de REYNOLD

La Révolte des Masses

*Il y a un peu plus de deux ans paraissait en français la *Rebelión de las Masas* (1), dont l'édition espagnole remonte beaucoup plus haut. Je n'ai pas l'impression qu'on ait prêté toute l'attention qu'il méritait à ce livre important, capital même, puisque certaines causes profondes du malaise dont souffre notre époque s'y trouvaient — peut-être pour la première fois — étalées sous un jour aveuglant.*

C'est pour cette raison que, bien qu'il s'agisse d'un ouvrage relativement ancien, je pense faire œuvre utile, non pas en l'analysant — il faudrait souhaiter que chacun le lise avec attention — mais en reprenant quelques-unes de ses idées, en les développant, en les complétant au gré des événements que nous voyons se dérouler sous nos yeux.

I. — DE L'INÉGALITÉ HUMAINE

Lorsqu'on analyse la *Weltanschauung* des hommes de notre temps, on est stupéfait du rôle effectif qu'y jouent les « immortels principes » de 89. Rien de plus contraire à l'expérience universelle que cette idée de l'égalité des hommes, dont toute notre morale, j'allais dire notre vie, est pénétrée. Pour un peu, nous en ferions un des fondements du christianisme, alors que le christianisme l'a ignoré pendant dix-huit siècles. (Pour les chrétiens, tous les hommes sont également appelés à faire leur salut dans la voie du Seigneur, sont, comme on dit, « frères en Jésus-Christ », ce qui ne signifie nullement qu'ils soient égaux en fait ni même nantis de droits égaux : rien de plus solidement hiérarchisé que l'Eglise.) Tel est l'empire, à une époque donnée, des idées en cours, de ce que j'appelle les idées « efficientes », qu'elles y ont force de loi, au besoin contre l'évidence des faits.

Ce n'est pas le moment de faire ici la généalogie de l'idée

d'égalité, issue du concept abstrait d'homme-en-soi qui nous vient du cartésianisme. Contentons-nous de constater que l'homme moyen du XX^e siècle trouve cette idée solidement installée dans la somme de croyances que lui fournit son milieu normal. Elle fait partie de son bagage.

Or cette idée est radicalement fautive : il suffit de jeter un coup d'œil autour de soi pour s'apercevoir qu'en face de quelques hommes supérieurs se presse une foule d'êtres insignifiants, quelconques : « Nous distinguons l'homme d'élite de l'homme médiocre, dit Ortega y Gasset, en affirmant que le premier exige beaucoup plus de lui-même, tandis que le second, toujours satisfait de lui, se contente d'être ce qu'il est. » Plus trivialement, j'ai écrit un jour qu'à prendre les choses au mieux on trouverait dans une nation « dix pour cent de types épatants, dix pour cent de crapules vraies, et quatre-vingts pour cent d'individus quelconques, indifférents, ni mauvais ni bons ». La grande erreur des *Philosophes*, nos devanciers, a été de faire fi de ces différences individuelles pour ne considérer que l'homme-en-soi, l'homme abstrait — avec une tendance manifeste à le situer dans l'élite.

II. — DÉFINITION DE LA MASSE

La masse n'est ni le peuple — dans le sens de somme des citoyens — ni la plèbe. Elle n'est pas une classe sociale, car *toutes les classes ont part à sa formation*. « C'est quiconque s'attribue une valeur, en bien ou en mal, ne reposant pas sur des raisons spéciales, quiconque, sentant *comme tout le monde*, n'en éprouve nulle angoisse et est au contraire *fort aise de se sentir identique aux autres*. » C'est le nombre, l'immense majorité, l'ensemble de tous ceux qui ne sont pas doués d'une personnalité marquée, « qui ne sont pas différenciés » comme dit encore Ortega, qui ne pensent

(1) José ORTEGA Y GASSET, *la Révolte des Masses*, Paris, Stock, 1937.



ni n'agissent par eux-mêmes, qui, *sans s'en rendre compte*, sont en quelque sorte « agis » et « pensés ». Pour se faire une idée concrète de la masse il suffit — lorsqu'on a des yeux pour voir — de regarder autour de soi : observez les visages dans une voiture publique, attentivement. Combien de temps pourrez-vous soutenir sans horreur ce spectacle? Quel film de caractère présente cette acuité, cette cruauté dans la caricature? Et puis, voyez la masse à l'œuvre : dans un parc elle piétine les plates-bandes, — dès que le garde a le dos tourné, — elle arrache les fleurs pour le plaisir de les mettre en pièces, pour les jeter dix pas plus loin. Les soirs de printemps elle ouvre toutes ses fenêtres quand son haut-parleur vomit des airs de jazz. A la mer elle tire la mouette...

Je viens de voir des ouvriers établir dans une rue un trottoir en ciment — un ouvrage utile. Ils ont posé une rangée de planches sur la coulée fraîche pour que chacun puisse passer sans abîmer leur ouvrage. Or les passants s'amuse à marcher à côté des planches, à imprimer profondément leurs semelles dans le mortier encore mou. Et si cette jolie dame ne fait pas comme les autres, soyez sûrs que c'est de peur de gâcher ses chaussures reuves; elle grille d'envie de patauger comme un vilain moutard. Quant aux ouvriers, qui se reposent à proximité, vous pensez qu'ils vont intervenir? Pourquoi donc? N'ont-ils pas fait leur devoir en posant les planches? Qu'importe leur travail perdu, puisqu'ils en recevront le salaire, qu'une protestation ne grossirait point? Que voulez-vous que le reste leur fasse?

La masse n'est pas mauvaise : elle est neutre, indifférente. Si on prenait doucement par le bras un de ces hommes qui viennent d'abîmer un ouvrage utile, si on lui faisait observer sans élever la voix que plus tard, le ciment durci, il va peut-être trébucher dans l'empreinte que son pied vient d'y marquer, s'y faire une entorse ou pour le moins souiller sa chaussure, sans doute comprendrait-il, regretterait-il une seconde son étourderie. Sans doute aussi recommencerait-il demain, car il est incapable de réfléchir par lui-même, non qu'il manque de conscience, mais parce que *sa conscience ne fonctionne pas spontanément*.

Nous avons, ces jours-ci, entendu bien des commentaires sur des événements dont le tragique nous obsédait. En général, ces commentaires étaient stupides : ceux qui les faisaient se bornaient à répéter, la plupart fort mal, ce qu'ils venaient de lire dans leur journal. Et quand deux interlocuteurs se mettaient à discuter, on sentait tout de suite qu'ils étaient abonnés à des journaux différents : on n'entendait pas émettre une seule idée dont on n'eût pu retrouver immédiatement la source.

Il en va ainsi, à quelques nuances près, dans tous les domaines et dans toutes les classes sociales. C'est moins une question d'éducation que de nature, car on rencontre dans les milieux les plus humbles des gens qui savent agir par eux-mêmes, qui comprennent d'emblée, sans qu'on le leur apprenne. Il faut oser le dire : la plupart des humains sont trop bornés, trop lents ou trop dépourvus d'esprit pour saisir ce sur quoi leur attention n'a pas été attirée. Ce sont des êtres passifs, ayant besoin qu'on les mène, loin de pouvoir jamais diriger quelqu'un. Dans les classes élevées une certaine éducation, une certaine instruction opèrent comme un vernis qui vient plus ou moins masquer cette passivité : l'habitude crée un automatisme et des formules variées qui peuvent donner le change. Il ne faut pas s'y laisser prendre, il faut se convaincre que la majorité des savants, des écrivains, des artistes, des hommes politiques appartient elle aussi à la masse qui ne saurait créer, — qui est « agie » et « pensée » — miroirs dont les images n'ont d'autres qualités que celles des objets qu'ils reflètent.

Ces êtres passifs qui composent la masse n'en sont pas moins dignes d'affection et d'estime. Ce sont des humains, ce sont presque tous les humains, ce sont nos frères, nos sœurs, nos femmes,

peut-être nos pères et mères. Parfaitement dignes d'amour et capables, le cas échéant, des plus beaux actes de courage, du dévouement le plus sublime, et que leur utilité rend du reste infiniment respectables. La masse joue un rôle social immense, elle s'acquitte d'une foule de fonctions indispensables à la communauté, et parmi ces fonctions se trouvent précisément les plus dures. Loin de moi de médire de la masse, de la mépriser, de lui reprocher sa faiblesse. Je sais trop que je lui appartiens par tout ce que je sens de médiocre en moi. Et du reste je ne puis que lui être reconnaissant pour tant d'humbles tâches dont elle s'acquitte à mon profit. Ceux-là mêmes qui s'en distinguent le plus, comme des fleurs dressées au-dessus des massifs, s'y rattachent par mille fibres intimes, ne font que la continuer : nous ne sommes tous qu'une même chair et qu'un même sang.

Ceci ne saurait m'empêcher de reconnaître qu'elle n'est faite ni pour comprendre, ni pour mener, qu'il est des fonctions tout aussi indispensables que les siennes, dont elle est incapable de s'acquitter. Aimerais-je moins ma mère parce qu'elle ne peut m'enseigner l'algèbre, ou dirais-je que l'algèbre est inutile parce que ma mère n'est pas capable de la comprendre? Quel que soit le sentiment qu'on y met, le fait — sur lequel notre sentiment n'a pas de prise — demeure que la masse forme un troupeau, qu'il est dangereux et vain de vouloir la faire sortir de son rôle (1).

III. — DÉFINITION DE L'ÉLITE

Il n'est pas de troupeau sans berger. Les bergers chargés de mener la masse, faut-il les chercher dans ces élites, ces « minorités de choix » dont parle Ortega y Gasset, ces *meliores* qu'on trouve dans toutes les classes et dans tous les métiers? C'est même plus spécialement dans le cadre du métier, de la profession, que nos contemporains, quand d'aventure l'idée d'une élite pénètre jusqu'à eux, songent à les découvrir. Fidèles au matérialisme ambiant, ils ne conçoivent rien de bon hors de la production, de ce qui se pèse, se compte, se monnaie. Et c'est à l'« élite des producteurs » qu'ils décident de faire appel.

Or, jamais on ne se méfiera assez du producteur, du professionnel, du spécialiste, du « technicien », dès qu'il s'agit de prononcer des jugements d'une portée générale : ses vues sont viciées à l'origine par une tendance intéressée, par la déformation professionnelle — parce qu'il est difficile à tout homme de garder le juste milieu, mais surtout à celui qui, habitué à prendre chaque chose sous l'angle de sa technique, rompt fatalement au profit de celle-ci l'équilibre, l'harmonie des fonctions, en faisant des moyens la fin.

Quelle aberration que cette « élite des producteurs » ! Savants, penseurs, artistes ou manuels, usiniers, hommes d'affaires, tous ces gens sont bornés, limités par la technique qui leur est propre. Leur fonction est de produire : ils appartiennent à l'espèce *homo faber*.

Telle n'est pas la fonction de ceux que nous appelons à juger, à assister, à soutenir l'*homo faber*, à jouer, en face de lui, le rôle de l'*homo sapiens*. Leur fonction, c'est d'ÊTRE L'ÉLITE, sans plus, d'agir par leur présence, comme un catalyseur, et ils faillissent à ce rôle dans la mesure où, produisant quelque chose, ils deviennent en même temps juges et parties.

C'est pourquoi je distingue nettement l'élite des élites, telles que les définit Ortega y Gasset, c'est-à-dire des meilleurs indi-

(1) Il y aurait encore beaucoup à dire des masses et de leurs fonctions : leur inertie en fait le « volant », indispensable à toute machine, et aussi le « réservoir » de la tradition, fleuve immense qui charrie le meilleur et le pire, de la boue et de l'or. En ce sens on a raison de dire que *tout* vient du peuple. Encore faut-il des « prospecteurs » qui recueillent le précieux métal.

vidus de tel groupe donné, actifs, animés d'une volonté de supériorité. Tandis que l'élite, au singulier, apparaît comme une classe spéciale, s'acquittant d'une fonction spécifique : le seul fait d'être l'élite la place en évidence, attire sur elle les regards de la masse qui, normalement, a besoin de modèles, et qui, à son exemple, se met à exiger elle aussi des produits de qualité et collabore à son tour au progrès de la technique. Il va de soi qu'une telle action est tout au bénéfice des techniciens — non seulement quand il s'agit de techniques inférieures, « industrielles », mais surtout dans les techniques supérieures, arts, science, philosophie, et ainsi de suite.

Plus que les autres, ce sont celles-ci qui ont besoin de l'élite, parce que leurs produits, ne répondant pas à une nécessité immédiate, élémentaire, de la masse, ne peuvent être directement appréciés par elle. Au fond, la masse s'en désintéresse : ils lui sont indifférents. Et si elle s'en occupe d'aventure, c'est par mimétisme, en vertu de l'exemplarité de l'élite, dans son désir de lui ressembler. On vante le goût de certains peuples, à certaines époques. A vrai dire, le goût du *démos* athénien se passionnant pour les travaux de Phidias, celui des Siennois menant en triomphe la madone de Duccio, ne devait pas dépasser celui de leurs descendants contemporains. Mais il existait en ces moments « classiques » une élite puissante, exerçant une action irrésistible sur les masses populaires — qui suivaient aveuglément ses directives, ses engouements.

Il y a plus : ces techniques supérieures impliquent des conditions de vie spéciales chez ceux qui s'y livrent, elles supposent une liberté d'esprit, une indépendance, un désintéressement qui ne sont possibles que lorsque les besoins matériels se trouvent assurés. Ce sont fleurs de luxe, fleurs de loisirs. Un des rôles de l'élite, distributrice de richesse, est de fournir à ceux qui les pratiquent le matériel, l'aisance, les loisirs dont ils ont besoin : « *Deus nobis hæc otia fecit.* »

IV. — DESTRUCTION DES ÉLITES

L'élite, telle que je viens de la définir, n'existe pratiquement plus dans nos sociétés contemporaines — sauf, peut-être, à l'état de traces, en Angleterre et en Hollande. Elle avait commencé par se déchirer elle-même, car, tant qu'elle a existé, c'est d'elle qu'est partie toute initiative. Mais on l'a aidée. Je ne parle que pour mémoire des destructions matérielles, des massacres. Se rend-on compte, cependant, de l'importance de ceux-ci ? Il n'est pas nécessaire qu'ils portent sur de gros chiffres pour qu'une élite soit décimée, que dis-je, anéantie. Elle est constituée d'un petit nombre d'individus que leurs qualités mêmes placent en évidence, poussent à s'exposer et rendent ainsi doublement vulnérables. Il se pourrait qu'on sous-estime les pertes qui en résultent pour la communauté, car avec ces morts ce sont des possibilités immenses qui disparaissent, c'est la fleur de la race qui est fauchée. Mais pire encore est ce qui suit, la période d'amoindrissement, de véritable castration morale, durant laquelle on fait peu à peu perdre aux survivants et à leurs descendants les qualités de l'élite, à commencer par la foi en sa propre vertu. Dans ce sens, nous avons détruit jusqu'à l'idée d'élite héréditaire : qu'est-ce qu'un noble pour nous ? Un *nobliau*, un dégénéré ridicule...

Ainsi, peu à peu s'est perdue la notion d'élite, d'élite-en-soi, d'élite née. A sa place la démocratie nous a donné ce non-sens : l'élite des producteurs. La démocratie a substitué à l'élite vraie des groupes plus ou moins amorphes, inorganisés, impuissants de spécialistes, c'est-à-dire de gens que leur intérêt rend aveugles à l'intérêt général. La plupart, issus de milieux médiocres, nullement raffinés, ne sont prédestinés ni par leur hérédité ni par leur

formation au rôle d'arbitres auquel on les appelle. Et qui les sacre élite ? D'autres médiocres, eux-mêmes incapables de juger. Quant à la classe dominante, elle se fonde uniquement sur la richesse, l'argent — on ne dit plus « l'or », qui rendait encore un son noble — richesse dont peu importe comment elle fut acquise. Je ne prétends pas diminuer les mérites des parvenus, des *self made men*. Il leur arrive, au cours de leur ascension, de manifester des vertus éminentes : flair, souplesse, savoir-faire, patience, ténacité... Je ne crois pas leur faire injure en constatant que ce ne sont pas celles qui conviennent le mieux à l'élite, telle que nous venons de la définir...

Nous vivons une époque de spécialisation. La somme de nos connaissances, qui s'accroît de jour en jour — acquises des générations successives — se laisse de moins en moins embrasser par un seul cerveau. La culture perd cette *symmetria*, cette proportion entre la chose et l'esprit qui la perçoit, dont Aristote faisait un élément de beauté. Ce fait à lui seul suffirait pour rendre chaque jour la profession d'honnête homme plus difficile. Et néanmoins, plus la spécialisation s'accroît, plus le besoin de l'honnête homme se fait sentir. Avec ses œillères, le technicien est incapable d'une vision panoramique. Pour reprendre une comparaison banale, c'est sur les plus grands navires que le capitaine est le plus indispensable. On imagine aisément un petit vaisseau à bord duquel chacun des membres de l'équipage tient alternativement la barre, s'occupe du moteur, largue la voile et cuit le fricot. On ne voit pas un soutier du *Normandie* s'installant sur la passerelle du commandant pendant que celui-ci graisserait les machines.

On dirait donc que, plus se fait sentir le besoin de spécialisation *spécialisée*, si j'ose m'exprimer ainsi, plus s'impose en même temps, comme contrepoids et sur un plan hiérarchiquement supérieur, le besoin de ce que j'appellerais des spécialistes de la non-spécialisation, ce qu'était il y a deux siècles l'honnête homme idéal. Il est clair que sur ce plan ce n'est plus de connaissances matérielles, « géométriques », qu'il s'agit d'abord, — le spécialiste en saura toujours davantage dans sa branche, — mais d'une intelligence supérieure, généralisée, d'un esprit de finesse permettant à ceux qui en sont doués de sentir la hiérarchie des notions et des choses, alors que le spécialiste est toujours enclin à donner le pas à sa spécialité.

Et pourtant nous voyons que notre époque, à mesure qu'elle entassait les connaissances matérielles et les spécialités qui en étaient la conséquence, s'ingéniait à rendre la vie impossible à l'honnête homme, qu'elle traquait, qu'elle exterminait ce produit le plus exquis de la culture. L'intérêt des puissances neuves était d'étouffer ce qui pouvait subsister d'élite vraie, ou ce qui manifestait des vellétés d'en acquérir les vertus. La société libérale, société de médiocres — de ronds-de-cuir — est admirablement organisée pour l'extermination de cette race honnie, de ces « bons à rien » dont la supériorité délicate, mais sans applications immédiates, choque notre esprit pratique tout en offrant le contre-pied des qualités nécessaires pour réussir à la foire d'empoigne. Elle a inventé une façon nouvelle de se débarrasser de ces gens qui lui déplaisent, un supplice cent fois plus cruel que les plus cruels *autodafés*, où on en finissait une bonne fois avec les patients : elle se contente de les ignorer, de faire autour d'eux le vide, la conspiration du silence, de sorte qu'ils meurent de faim, mais très lentement — ou qu'ils se « prolétarisent »...

Dans la fonction de l'honnête homme, qui domine toutes les autres comme en physiologie celles du cerveau l'emportent en importance sur celles des viscères, notre époque n'a su voir que parasitisme. Basement utilitaire, tout entière imbuée de

cette idée néfaste : « le dilettante-qui-ne-sert-à-rien », la seule fonction qu'elle reconnaisse est celle de la production. Le producteur seul est digne de vivre, l'avocat étant un monsieur qui fabrique des plaidoiries, le politicien un citoyen qui produit des lois, comme le ver à soie secrète son cocon.

Elle a donc remis son sort aux mains des « techniciens ». Aussi, maintenant qu'elle a fini de tuer les minorités improductives, nous donne-t-elle le spectacle d'une diligence aux chevaux emballés menée à hue et à dia par une bande de fous.

V. — L'AVÈNEMENT DES MASSES

Au point de vue social, l'ancien régime était loin de la perfection; de criantes injustices le marquaient. Il avait du moins ce mérite d'être le fruit d'une lente expérience : il s'était formé progressivement, sous la pression des événements, et non sur le plan d'une idée préconçue; il répondait à une série de faits auxquels aucune théorie ne saurait rien changer. Le nouveau régime est l'enfant d'une « philosophie », il se fonde sur des concepts abstraits, *a priori*. Fêru de « plans », il s'insurge contre les faits, contre la réalité humaine : aux hommes tels qu'ils sont il substitue l'Homme-en-soi tel que l'ont rêvé les rationalistes.

Les masses — dont, selon Ortega « la mission est d'être conduites, de prendre modèle sur les meilleurs », qui, par définition, sont incapables d'agir dans une direction constante, qui, laissées à elles-mêmes, « flottent à la dérive comme des épaves » — ces masses, l'ancien régime les tenait en lisières. Les règlements, basés souvent sur « la coutume », ce qui marque bien leur nature empirique, étaient autant de digues qui conduisaient le fleuve. Les conditions matérielles de l'existence étaient d'ailleurs plus difficiles, les progrès de la technique n'avaient pas encore permis le pullulement de l'espèce. De sorte que la masse vivait dans la gêne, la contrainte et la résignation — dans la juste conscience de son rôle subalterne : son milieu la limitait, exerçait une pression sur elle.

De nos jours, grâce à la subversion des valeurs sociales et à l'essor inespéré des techniques, la vie publique est bouleversée, les barrières, les privilèges sont renversés, les masses se développent au sein de facilités inouïes. Libres de toute entrave, elles s'imaginent que cette vie aisée est normale, qu'elles y ont droit. Nées dans une opulence relative, elles ont tous les défauts de l'enfant gâté, qui ne connaît pas de bornes à ses désirs et se montre ingrat envers qui les comble : « Seul les préoccupe leur bien-être. Ne voyant que les avantages de la civilisation, n'ayant pas appris à la conquérir, elles pensent que leur rôle se limite à exiger péremptoirement ces avantages, comme un droit inné. »

Désormais, elles se croient tout permis. Faites pour obéir, elles se demandent à qui et pourquoi obéir. Est-ce surprenant, alors que pendant un siècle et demi on a tout fait pour détruire les élites qui les dominaient, alors que nos techniques, qui leur apportaient chaque jour un nouveau bien-être, triomphaient par la matière, par ce qui se mesure et se pèse, c'est-à-dire par ce qui constitue les masses elles-mêmes : le nombre? Nous avons sciemment fait d'elles l'arbitre de nos destins.

Dès lors, elles nous ont pris au mot, elles n'admettent plus rien au-dessus d'elles. « Vulgaires, se sentant vulgaires, elles ont l'audace d'affirmer les droits de la vulgarité, de les afficher partout. Elles balayaient tout ce qui est supérieur, individuel, qualifié. Elles éliminent quiconque n'est ou ne pense pas comme tout le monde. S'acquittant des fonctions vitales jadis réservées à l'élite, elles lui sont devenues indociles, elles ne veulent plus lui obéir ni la suivre, elles s'en détournent et la supplantent. Elles croient naïvement qu'en elles tout est bon. Leur hermétisme inné les

empêche de se comparer à d'autres, condition préalable pour découvrir leur insuffisance. Mais se comparer serait sortir de soi pour se mettre dans la peau du prochain — par la transmigration, sport suprême dont l'âme médiocre est incapable. Les masses ont désormais des opinions si arrêtées qu'elles n'ont plus besoin d'écouter personne. Ne reconnaissant plus de normes et n'admettant plus aucun recours, ne voulant ni avoir, ni rendre raison, elles ne savent que s'imposer par la force. La force, *ultima ratio*, devient leur *prima ratio*, et même leur *unica ratio* : elles ne pratiquent que l'action directe (1). »

Les masses ont eu foi en leurs flatteurs, elles ont fini par voir en elles-mêmes leur dieu, par se sentir Dieu. Faut-il leur en vouloir de cette suffisance, et du bas hédonisme qui leur fait confondre le bonheur avec un médiocre et pesant bien-être? Sans doute n'ont-elles jamais eu d'idées plus hautes, et le débordement de matérialisme auquel nous croyons assister consiste-t-il simplement en ceci que leurs sentiments — l'opinion — nous sont mieux connus depuis qu'on leur attache plus d'importance. La poésie vraiment populaire ne trahit jamais d'aspirations élevées. Quant à l'autre masse, celle des classes dites dirigeantes, elle ne fait que refléter mimétiquement les élites.

Aujourd'hui, le rôle immense du suffrage universel nous fait prendre aux sentiments de la masse un intérêt qu'ils n'avaient jamais eu. Ce rôle, Ortega y Gasset le néglige. Comment nier, pourtant, qu'on ait cultivé, exalté ces sentiments, que, par démagogie, on ait donné le pas aux plus bas, aux plus animaux, parce qu'ils étaient les plus généraux, les plus violents, les plus faciles à réveiller? Alors que, tant qu'il n'était pas question d'intérêts électoraux, on cherchait, par contre, à « sublimer » les aspirations de la masse?

Les sphères dirigeantes, c'est-à-dire les politiciens d'une part, et de l'autre les groupes d'intérêts présidant aux grands courants d'affaires qui travaillent le monde — « l'élite des producteurs et des financiers » — trouvant leur avantage à ce matérialisme, l'ont soigneusement cultivé par la multiplication des besoins. Les politiciens « progressistes », qu'ils soient réformateurs ou révolutionnaires, doivent leur influence à la masse des mécontents sur lesquels ils s'appuient. Quant aux producteurs, aux brasseurs d'affaires, il leur convient tout simplement d'augmenter la demande de leurs produits afin de les vendre aussi cher que possible. Sans oublier qu'une certaine veulerie ambiante, un certain avachissement, un certain relâchement, pour ne pas dire un certain désordre, leur permettent de mener dans l'ombre, sans être gênés par personne, leurs petites combines. (C'est ainsi, par exemple, que dans l'inattention universelle on prépare le terrain d'une guerre, source d'affaires magnifiques : tout à coup, lorsque tout sera prêt, on déchaînera la campagne qui emportera le morceau à la surprise générale.) Ceci explique pourquoi la classe capitaliste fait volontiers le jeu des « ennemis du capital », soit ouvertement, en les payant, soit de façon indirecte en exacerbant par la publicité, l'appel au plaisir et l'étalage d'un luxe de pacotille le malaise de la masse en proie à des besoins sans cesse plus nombreux et plus pressants — qui ne peuvent que la rendre malheureuse, du reste.

La « révolte des masses » obéit encore à une autre cause dont notre auteur parle trop peu : leur déchristianisation. Il y a des gens qui ont cru, très sincèrement, faire une bonne action en arrachant la foi de l'âme populaire. « La religion est l'opium du peuple », ont proclamé les marxistes. Mais que lui ont-ils donné à la place de ce christianisme, de cet élément civilisateur — pour ne le considérer que sous son angle strictement humain — qu'on

(1) ORTEGA, *passim*.



DEVROYE-FRÈRES
ORFÈVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368
BRUXELLES

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER BELGES



Voyagez en CHEMIN DE FER
c'est

Plus Sûr - Plus Rapide - Moins Cher

Adressez-vous à la STATION DE VOTRE LOCALITÉ
qui vous indiquera

COMMENT VOYAGER BON MARCHÉ

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER BELGES

Le COKE DE TERTRE

Combustible économique

100 % belge

recommandé aux

COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

Demandez-le à votre fournisseur habituel ou écrivez à :

COKE ET SOUS-PRODUITS DE TERTRE, S. A.
48, rue de Namur, Bruxelles

ATELIERS POLICER

V. Policer & O.-F. Saint-Remy

136, rue des Coteaux, BRUXELLES — Tél. : 15,94.07

Département A Argenture et réargenture
Chromage, nickelage, bronzage,
cuivrage, etc.

Département B Meubles en tubes et en acier :
tabourets, chaises, fauteuils,
tables, pupitres, bancs, lits, armoires, etc., pour cou-
vents, écoles, colonies (Missions).

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

La maison du TAPIS

Le plus grand choix

Prix les plus bas



Tailleur - 1^{er} Ordre

DUPAIX

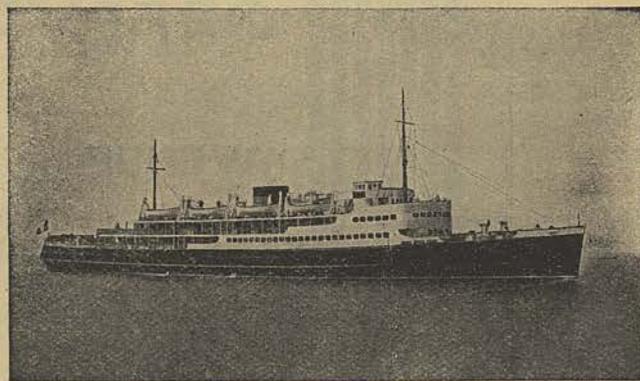
Téléphone 17.35.79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES

OSTENDE- DOUVRES

première ligne anglo-continentale

pour le trafic des voyageurs et des automobiles



M/s Prince-Baudouin (1934) et Prins-Albert (1937)

CONFORT — RAPIDITÉ — RÉGULARITÉ

NOMBREUSES RÉDUCTIONS DE TARIFS

Transports d'autos à prix modérés
par paquebots à passagers et car-ferry

En été, excursions maritimes d'un jour
à des prix extrêmement modiques

Renseignements aux principales stations du pays
et Agences de voyages

lui enlevait? Des *revendications*! L'exigence de jouissances immédiates, et sinon la haine et l'envie. On a baptisé cela « la fraternité ».

Rome était le centre d'une Internationale qui prêchait la modération, la renonciation, la charité. Malgré les erreurs, les humaines faiblesses auxquelles on s'attache trop exclusivement, il n'est pas possible de ne pas l'appeler l'Internationale de l'Amour, face à l'Internationale de la Haine qu'on a prétendu lui substituer. Singuliers amis du peuple! Ils lui ont enlevé ses raisons de vivre. Ils prêchent la haine, non seulement à la lie du dedans, mais encore à celle du dehors, aux sauvages et aux demi-sauvages des colonies. Fabricants de crapules, ils civilisent à rebours. D'un homme pacifique, appliqué à son métier, consciencieux, inquiet de faire son salut et de servir la communauté, ils font un mécontent, un aigri, un énergième qui n'a plus que l'injure à la bouche et la rage dans le cœur, qui sabote délibérément le travail qu'on lui confie, brise la machine qui lui permettait de gagner honorablement son pain et se réjouit de *nuire* dans toute la mesure du possible.

Ces gens-là n'aiment pas le peuple qu'ils grugent et poussent allégrement au désastre. Il leur convient que le peuple soit malheureux, ils travaillent de toutes leurs forces à ce malheur — pas d'opium, surtout : qu'il souffre! — car ils savent bien que le bonheur du peuple, la satisfaction du peuple seraient la fin de leur règne. La misère, le mécontentement du peuple sont leur seule raison de vivre, ils espèrent seulement que cela tiendra assez longtemps, que la débâcle se fera suffisamment attendre, pour que leur trafic dure autant qu'eux — et après eux le Déluge! C'est le règne de la Bête, de l'Antéchrist, vous dis-je!

La « révolte des masses » n'est pas la révolte des masses, mais l'abdication des élites. C'est le terrain laissé aux profiteurs, dont l'appel s'adresse systématiquement à ce qu'il existe de pire au monde, aux peuples les plus arriérés, les plus historiquement incapables d'une œuvre qui compte pour la culture, et dans chaque peuple, à ce que toutes les classes comportent de ratés, d'envieux, de physiquement et moralement malfichus, de voyous, un en mot : l'élite à rebours. (Avec la complicité des restes d'élite qui laissent faire, qui n'ont pas le courage de crier : « Casse-cou! ») C'est de cette lie qu'on veut faire nos maîtres, et cette volonté est le contre-pied de notre civilisation. Révolution, ruine, massacres, destruction de tout ce qu'un pays possède d'excellent, hommes et choses.

Ce n'est pas cela qu'on souhaite, mais c'est à cela qu'on n'hésitera pas à recourir, pour peu qu'il soit touché aux sacro-saintes prébendes : nous l'avons bien vu en Espagne!

On a scandaleusement flatté la masse dans ce qu'elle avait de plus vil. La classe capitaliste, dans son lourd matérialisme, dans l'engourdissement de sa digestion, tremblait. Et parce que la campagne était menée au nom de l'humanité, tous les égoïstes tremblaient, à l'idée qu'on aurait pu découvrir leur égoïsme. De peur qu'on ne découvre leur bassesse, ils ont voulu se montrer plus catholiques que le Pape — plus altruistes que nature : ils ont enchéri sur les démagogues!

VI. — POUR CONCLURE

« Un type d'hommes que n'intéresse pas la civilisation s'est donc emparé de la direction sociale, dit Ortega. Aussi nous voici en pleine *barbarie*, car l'homme-masse n'en use pas autrement que le nègre de l'Afrique centrale : c'est l'*invasion verticale des Barbares* dont parlait Rathenau. » Nous n'en voulons rien croire, parce que nous avons vécu cette invasion progressive, insensible,

parce que l'envahisseur, en grande partie de notre race, extérieurement ne se distingue guère de nous. Mais les conséquences en sont effroyables : le drame redouté commence, l'Europe, déjà, se trouve engagée dans une guerre de suicide.

Voilà donc où nous a menés cette Révolte des Masses, dont, sur le plan politique, le marxisme constituait jusqu'ici l'épisode le plus marquant. Faut-il rappeler l'absurde évolution de notre siècle, depuis que des forces occultes — et pratiquement aveugles — se sont substituées à une diplomatie traditionnellement confiée à l'élite, déchaînant la guerre de 14, et par voie de conséquence le triomphe du communisme en Russie, puis, à travers le fatal traité de Versailles, la bolchévisation progressive de l'Allemagne et de l'Italie, dont ces pays n'ont su se tirer que par le remède héroïque du fascisme et du nazisme, c'est-à-dire par la consécration officielle de l'empire des masses?

Car il ne faut pas se faire d'illusions : tant M. Hitler que M. Mussolini n'ont réussi à mettre un frein à la marée montante qu'en lui cédant sur des points essentiels. Les événements actuels rendent la chose particulièrement sensible en Allemagne : le nazisme est l'exaltation de l'orgueil populaire, que la défaite avait durement touché. Et il ne lui a été possible de mettre un terme à la lutte des classes qu'en donnant au prolétariat l'impression que cette lutte avait pris fin par sa victoire, que le peuple allemand — devenu dieu — ne comptait plus désormais que des ennemis extérieurs. Cela a marché tant que le peuple allemand ne s'est pas heurté violemment à ces ennemis. Le jour où la résistance s'est avérée invincible, il a bien fallu en découdre : comment le Führer, incarnation du peuple allemand divinisé, aurait-il pu céder sans que la honte en rejaillît sur ce peuple — ces masses — qui se seraient vengés sur lui de cette offense?

Pour tenir en bride les masses d'outre-Rhin — ces redoutables masses germaniques qui comportent, au point de vue de la race, à côté d'éléments de choix, la lie des peuples esclaves que le flot des Barbares entraînait avec lui — pour les arracher à l'anarchie, on leur a fixé un but extérieur, on les a soumises à une tension, une exaltation de tous les instants. Il était évident que M. Hitler ne pouvait trahir ce but qu'il avait lui-même assigné à son peuple sans perdre l'auréole sur laquelle se fonde son pouvoir : s'il reculait, il risquait la catastrophe.

Il ne s'agit pas d'approuver ce but, le pouvoir explosif de son germanisme. Il s'agit de se demander, ce but, ce pouvoir existant — en tant que fait, que donnée préalable — s'il était possible de composer avec lui, de découvrir un *modus vivendi* qui se fût réduit, en fin de compte, à un moindre mal — tandis qu'aujourd'hui nous connaissons le mal superlatif, celui d'une guerre européenne. Et quelle guerre! Les Soviets à nos portes!

Ce *modus vivendi*, on eût vraisemblablement pu y aboutir si le monde entier n'avait pas été la proie des masses en délire, si l'affaire s'était traitée dans le pénombre des chancelleries au lieu de se disputer au plein soleil des forums, devant des foules furieuses, chauffées à blanc par des agitateurs irresponsables. Dès que les masses s'en mêlent — les masses qui ne comprennent rien, qui ne savent que *se passionner* — il n'est plus question que de prestige. Et chacun sait que lorsqu'il s'agit de prestige, il devient impossible de manœuvrer, que la moindre concession peut marquer le commencement de la fin.

On nous parle de responsabilité. Celle de M. Hitler est écrasante : lui qui se posait en champion de la civilisation occidentale, qui justifiait par le besoin de la défendre la brutalité de sa politique, voilà que pour sauver sa douteuse personne — si imprégnée de l'esprit de masse — il a déchaîné la plus monstrueuse des masses, la masse moscovite, il lui a livré l'Europe en pâture. Où l'affreuse marée s'arrêtera-t-elle? La responsabilité de M. Hitler est terrible. Ce n'est pas une raison pour que nous oublions que

derrière lui, qu'avant lui il y a tous ceux qui sont responsables de la situation que son acte ne fait que sanctionner : tous ceux qui ont peu à peu lâché la bride aux masses, et, le monstre une fois libre, soufflé sur ses passions, mis sa furie aveugle au paroxysme... Cela remonte haut!

Au début, cela a pris la forme d'une désertion, d'une abdication des élites. Elles ont cessé de croire en leur mission, elles ont proclamé que tous les hommes étaient égaux : quel droit, dès lors, avaient-elles de mener leurs semblables? Chacun a fini par se croire bon à tout. Aujourd'hui n'importe qui juge de n'importe quoi, tout le monde est appelé à faire de la haute politique. Il n'existe plus aucun critère pour les choses de l'esprit, on ne sait plus apprécier, on ne sait plus que compter : seuls pèsent encore l'argent et le pouvoir. L'argent acquis n'importe comment à la foire d'empoigne, le pouvoir des élus du suffrage universel, c'est-à-dire de la stupidité totalisée, ou bien de fonctionnaires sans capacité ni responsabilité, créatures du favoritisme. L'âme s'anémie dans un corps bouffi des plus mauvaises graisses. Les nouvelles classes dirigeantes, issues du hasard, sans fond, sans délicatesse — l'étape brûlée — incertaines du lendemain, ivres du plus vulgaire matérialisme, se hâtent de jouir grossièrement du jour qui leur est donné. Plus de tradition, plus de durée : on ne bâtit pas pour l'avenir sur un sol qui vacille. Seule la science, emportée par sa propre inertie et bénéficiant de l'esprit de matière et de calcul, continue à progresser, accumulant des réserves de forces aveugles auxquelles nul esprit n'impose sa loi : poudrière formidable dont le poids nous écrase avant que son explosion nous réduise en lambeaux.

A cela il n'existe qu'un remède, si tant est que les événements nous laissent le loisir de la cure, si tant est que la débâcle à laquelle nous pousse notre folie ne soit en marche, que le *Mane, thecel, pharès* de l'Écriture ne s'inscrive pas déjà sur le ciel de l'Europe. Aux masses, utiles par leur force brutale, leur inertie qu'il faut savoir canaliser comme le torrent qu'on capte entre des barrages, il s'agit d'imposer l'organe directeur, l'élite *vraie*, qui par son jugement sain remette chaque chose en place, rétablisse les justes hiérarchies. Les Grecs ont trouvé un joli mot pour exprimer le travail des archéologues qui, dans les ruines du Parthénon, mesurent, comparent, numérotent les pierres éparses afin de pouvoir redresser les colonnes écroulées : *anastylosis*. Voilà ce qu'il nous faudrait, des gens capables de faire l'anastylose de notre domaine, où un siècle et demi d'anarchie a tout jeté bas comme dans un tremblement de terre.

FRANÇOIS MARET.

Sigmund Freud et la psychanalyse

Aux temps, oh combien éloignés, de ma jeunesse, un mal contagieux se répandit dans les milieux intellectuels de l'Autriche. Il atteignit surtout les Juifs, mais bientôt également les *Cristianos viejos* ou, si vous voulez, les Aryens. C'est que jeunes et vieux, hommes et femmes, grands et petits (je n'irai pas jusqu'à dire : riches et pauvres, car ces derniers furent épargnés par la contagion) souffraient de complexes. De ces complexes, il y en avait mille et mille variétés, mais ils remontaient tous à la même source impure, que la pudeur bourgeoise de la fin du

XIX^e siècle interdisait de nommer et que les enfants prodiges dudit siècle invoquaient à haute voix. Cette source, qui n'est autre que celle de toute vie, on la soumit alors, à en croire les malades et ceux qui en prenaient soin, à la procédure que l'on employa jusqu'à cette date envers les indésirables : on la refoula.

Pourtant, disent à leur tour les Romains, *naturam expellas furca, tamen usque recurret*, expulsez la nature avec une fourche (de diable), elle reviendra toujours. La source, doctement appelée *libido*, traduisez : concupiscence sexuelle, reparaît à la surface du paysage de notre âme, déguisée toutefois de multiples manières. Tous les complexes, tous les aspects de la libido refoulée tendent à offrir à leurs sujets une « compensation ». En ne satisfaisant pas le but — unique, primordial et essentiel — de tout élan vital, la Nature, généreuse ou trompeuse, fournit aux hommes les *ersatz*, que cela s'intitule religion, arts, littérature, culture ou quoi que ce soit des subtils mensonges.

Telle est, pour la communauté, l'origine de la métaphysique et de la morale, de toute chose qui dépasse l'existence purement zoologique. Les penchants sont « sublimés » et l'on oublie finalement les origines peu nobles des aspirations et des réalisations les plus généreuses. Mais l'œil scrutateur du savant défie les illusions et les maudit, pareil au héros de J. Valera. A l'aide d'une analyse impitoyable, en remontant le chemin compliqué qui mène de la compensation jusqu'à la chose qu'elle remplace, l'homme de la science reconstruit l'arbre généalogique des concepts les plus vénérés et, semblable au naturaliste, il découvre dans l'animal inférieur l'ancêtre de l'homme, il révèle l'instinct comme père de toute pensée. C'est cela l'idée maîtresse de la psychanalyse, fléau de notre époque, et qui forme, avec le bolchevisme, le nazisme et le darwinisme mal compris le terrible quatuor de Cavaliers apocalyptiques, messagers de la Colère divine, avant-coureurs d'un Crépuscule des Idoles.

La peste avait débuté comme les autres épidémies, sans bruit et sans que l'on discernât son caractère dangereux. Un médecin viennois, — juif et originaire de Moravie, à l'égal de la plupart des médecins viennois aux alentours de 1880, — élève de Charcot, pénétré du matérialisme de son époque, fin observateur, homme d'esprit, très attentif aux manifestations de nerfs hypersensibles qu'il rencontrait parmi les gens de sa race et de sa classe, le Dr Sigmund Freud, constate par l'expérience que ses clients et surtout ses clientes évitent toujours soigneusement le récit des circonstances qui les ont mis sous le contrôle du jeune spécialiste. Ce sont de doux ou d'amers maniaques, des personnes que l'on désignait dans leur société non pas comme fous, mais plutôt comme *meschugge*, mettons : toc-toc, cinglés, marteau *an quomodo vis vocare*. Ils ont des phobies ou des lubies, répugnent au contact de leurs parents, exècrent certains mets, rient et jasant plus ou moins qu'un Israélite viennois moyen; ils affectent des mœurs dégagées, travaillent sans cesse (du chapeau ou plus sérieusement) ou s'adonnent à l'oisiveté, vouent un culte exalté aux arts ou aux artistes et s'entichent parfois, comble de l'aberration, d'idées religieuses ou sociales. Alors, oncle Maurice ou tante Flore président un conseil de famille; le fils ou la fille déviés sont traînés devant le Dr Freud (ou le Dr Breuer, son *alter ego*) et l'interrogatoire commence. Il y aura à pénétrer toute une forêt monstre (nous ne dirons pas forêt vierge) de mensonges, d'échappatoires et de prétextes. Finalement, on le tient, le choc primitif qui a abouti aux névroses ultérieures. Une impression reçue pendant l'enfance ou les années de puberté, un souvenir renié par la pudeur, par la convention, mais conservé par l'imagination lubrique, apparaissent. Non rarement, c'est toute une série d'impressions et de souvenirs; ils s'entrelacent, s'entourent d'une nuée de voiles protecteurs et le « complexe » est né : un état d'âme en soi inexplicable, qui dicte à l'individu un com-

portement qui ne cadre pas avec l'ensemble de sa personnalité.

Pourquoi donc Arthur, cet amour de garçon, est-il méchant envers Papa, quand ce dernier rentre du bureau ou de la Bourse, après avoir gagné à la sueur de son front de nouveaux milliers dont héritera plus tard ledit Arthur? Le Dr Freud vous répondra : C'est que le rejeton hait l'auteur de ses jours, comme M. Jourdain faisait de la prose, sans le savoir. Et pourquoi le déteste-t-il? Non point parce qu'il ne lui a pas acheté la boîte de construction Richter n° 24A, ni le beau costume marin de chez Bettelheim, ou parce qu'il ne lui a pas permis d'aller à l'Opéra, mais parce que... Comment le dirai-je à mes lecteurs?

Eh bien, le jeune homme est jaloux de Maman et jalouse Papa. Pour tout dire : il voudrait tuer Papa, pour épouser Maman; il déteste Papa, parce que ce dernier est grand et fort (du moins par rapport à Arthur), qu'il peut se marier, qu'il a épousé Maman, bref, petit Arthur souffre du « complexe d'Œdipe ». Ainsi, la psychanalyse découvrira partout les plus terribles mystères. La libido, refoulée, se réveille chez le nourrisson, chez l'embryon, et engendre d'emblée les aberrations les plus horribles. Voyez-vous les poupons qui mordent avec volupté le sein des nourrices? Libido, libido! Remarquez-vous ce sculpteur cubiste qui confectionne ses bustes? Vous croyez que c'est pour se payer la tête du public ou pour se faire payer? Goutte! Libido, Libido! Et tout, et tout, et tout : Vénus tout entière à sa proie attachée. Le Pansexualisme s'établit, à côté du Pangermanisme et du Panslavisme, du Panprolétarisme et des autres semeurs de panique.

La perspicacité de la psychanalyse est déconcertante. Que de connexions ténébreuses ne tire-t-elle pas à jour! Par exemple, le songe. Doux pays du rêve, cher aux poètes, *wonderland* d'Alice et patrie des belles allégories, tu n'es qu'un Enfer scabreux! Le rêve n'est qu'un refuge où les pensées lubriques, cruelles et perverses dansent un cancan obscène. Tant pis si les rêves offrent un semblant d'honnêteté bourgeoise. Oyez, oyez, la clé des songes, selon la psychanalyse : quelqu'un rêve qu'il doit *sich einschränken* (restreindre ses dépenses). Les freudistes expliquent : *einschränken* vient de *Schrank* (armoire), or l'armoire est visiblement le symbole de... mais ne continuons pas. Ceux qui s'intéressent à l'exégèse des rêves, selon les enseignements du Maître, n'ont qu'à feuilleter l'édition allemande, joliment reliée en cuir rouge, imprimée sur du Japon, que le *Psycho-Analytische Verlag* a publié de l'Introduction à la Psychanalyse, œuvre capitale du professeur Freud.

Ils y trouveront par ailleurs bon nombre d'anecdotes amusantes, habilement narrées ainsi que d'innombrables observations pertinentes sur notre espèce. Ceux qui voient dans Freud un périlleux hérésiarque du matérialisme intégral admettront cependant qu'il est pour l'historiette savoureuse l'émule de Chamfort et de Rivarol. Ou bien serait-ce celui des auteurs anonymes de *lozzelach*, des « histoires juives » et le successeur des talmudistes qui coupent le cheveu en quatre et qui interprètent les phénomènes de la vie à l'aide de quelques préceptes universellement applicables?

Passe-temps de riches oisifs, scandale pour les collègues moins inventifs, théorie dont on a grotesquement exagéré la valeur, mais qui contient un grain de vérité et qui est devenu le point de départ de beaucoup de recherches précieuses, la psychanalyse pouvait remplir une tâche utile ou, du moins, inoffensive, aussi longtemps qu'elle ne quittait pas son terrain primitif médical, psychologique et psychiatrique. Les demi-folles, les hystériques et les femmes blasées, les imbéciles, les snobs et les hommes piqués qui se sont fait traiter par le Maître et ses disciples n'avaient qu'à payer cher le plaisir d'une cure à la mode. Knock, en métamorphosant les gens bien portants en des malades qui s'ignorent,

ne lèse aucun intérêt de la société. La science doit à Freud l'énergie avec laquelle on se mit à étudier le fonctionnement de la compensation. Les Jung, les Adler et tant d'autres psychologues-psychiatres, qui sont venus après le magicien viennois, ses élèves et plus tard ses adversaires implacables, ont abandonné le pansexualisme, uniquement compréhensible dans cette couche judéo-viennoise dont les Schnitzler et les Peter Altenberg furent l'expression artistique la plus accomplie; ils ont reconnu que la Libido est en vérité la mère de tous les grands et nobles efforts; qu'elle ne se concentre pas uniquement sur l'acte animal, mais qu'elle embrasse les aspirations aux succès les plus différenciés : les rêves de puissance extérieure, les élans créateurs dans tous les domaines et les songes qui se perdent dans la transcendance. Le mérite de Sigmund Freud, son apport aux générations futures se résumera probablement dans la découverte d'une loi, parallèle à celle de la conservation de l'énergie : rien ne se perd dans notre mémoire; refoulées, cachées, oubliées dans le domaine de l'inconscient, une impression, une pensée peuvent toujours remonter à la surface de notre conscience. Bref, *naturam expellas furca, tamen usque recurret*. Vérité nouvelle qui réaffirme une ancienne vérité.

Hélas! la psychanalyse ne s'est pas arrêtée au seuil des cabinets de consultation. Elle a dégénéré en système, philosophique, historique, sociologique et même politique. Ayant poussé, à travers la conscience, jusqu'à notre inconscient, Freud s'installa dans cette salle de trésors où reposent les souvenirs de l'humanité. Et il y a fouillé, soucieux de s'enfoncer jusque dans la boue. Il se plaisait dans ces enfers, réels ou imaginaires. *Flectere si nequeo superos, Acheronta movebo*, avait-il pris pour devise de l'un de ses écrits. Certes, il ne savait pas émouvoir le ciel, ni s'émouvoir en le contemplant. Mais il a parcouru le règne de Satan, heureux dès qu'il y croyait localiser tel saint dépourvu de son auréole, tel sanctuaire rapidement désaffecté.

En faisant la guerre aux « mensonges » de la métaphysique, Freud créait cependant lui-même toute une mythologie dont seule l'autorité du Maître garantissait l'authenticité. Il transporta les expériences et les explications, fort contestables, de sa carrière psychiatrique sur le terrain de l'histoire, de la sociologie, du folklore. Le célèbre volume « Totem et Tabou » nous offre un curieux spécimen de cette méthode. Un médecin, que ses propres collègues accusent parfois de charlatanisme, y construit une hypothèse sur l'évolution de phénomènes communautaires et religieux, prend ses phénomènes pour des faits indéniables et les commente à son gré. Puis, les conclusions tirées d'un matériel qui ne résiste à aucune épreuve forment ensemble une théorie qui semblait neuve et hardie aux profanes et qui, réunie aux travaux de cette école de sociologie que l'on se plaît à nommer française, éclairait les esprits libres sur les origines superstitieuses, pathologiques, méprisables de la Foi, de la Loi et de tout ordre établi.

Mais le procédé n'est pas sans précédents. Au fond, Freud ne fait que répéter les théories chères aux encyclopédistes, à l'aide d'arguments qui ne le cèdent pas aux explications que Voltaire a débitées sur les coquillages fossiles ensevelis dans les Alpes. Ainsi Freud n'a-t-il pas démontré par A plus B que le « tabou » juif qui interdit de manger du porc indique que ledit animal fut à l'aube de la préhistoire le « totem » du peuple élu? Et ainsi de suite. Avec sa psychanalyse de l'histoire et des hommes préhistoriques ou primitifs contemporains, le neurologue viennois a fait œuvre de dilettante terriblement dangereux par ses airs de savant; *uomo universale*. Il a fini par convaincre ses fidèles, les fidèles d'une véritable anti-Eglise, que l'instinct brutal, animal est seul à avoir créé l'ensemble de toutes les civilisations et que, par conséquent, celles-ci, avec leurs fruits les plus délicieux, tels que la religion, la nation, l'ordre et la justice, la famille et la

propriété, ne constituent qu'autant de « mensonges vitaux », compensations imposées au lieu de l'animalité pure et simple.

Nous voici face à Jean-Jacques Rousseau. Retournons à la nature. Mais cette nature n'est ni bonne, ni même mauvaise. Elle est : toute-puissante, omniprésente. Les forces khtoniques triomphent sur l'harmonie de la volonté humaine ; la conscience, le libre arbitre s'inclinent devant le subconscient démoniaque. Un hasard aveugle prend la place de la Providence et la vie n'est plus qu'un jeu sans finalité, ni extérieure, ni intérieure. La force, l'instinct, la matière, un fatum aveugle : voici le dénominateur commun des fractions qui s'appellent psychanalyse, darwinisme, bolchevisme, national-socialisme. Leur commencement et leur aboutissement sont les mêmes : de la brute à la brute, par la bête humaine.

Sigmund Freud qui, dans le civil, était un homme affable, gai et bon, était comme tous les doctrinaires, j'allais dire comme tous les hérésiarques, réfractaire à la véritable expérience vitale. Ce démolisseur des liens les plus tendres qui existent entre les parents et les enfants fut un excellent père de famille. Cet apôtre de l'anarchisme fut un grand bourgeois qui aimait ses aises et le rythme soigneusement réglé de son existence. Les cruelles leçons de ses derniers mois l'ont-elles fait réfléchir sur la base et sur les ultimes conséquences de sa doctrine ? La Bête apocalyptique l'a pourchassé de son home silencieux au neuvième arrondissement de Vienne, l'a privé de la vue des beaux arbres qu'il ne cessait d'admirer de son bureau et l'a exilé, en sa quatre-vingt-troisième année, en Angleterre, où il vient de fermer les yeux. Le professeur Sigmund Freud a-t-il senti, sur son lit de mort, ce que signifie déchaîner les forces de l'Achéron ?

ROGER DE CRAON-POUSSY.

En quelques lignes...

Le Père De Grootte

C'est un très grand Belge qui vient de mourir, sur l'humble lit de camp d'un hôpital militaire. Toute l'armée est en deuil. Parce que nul, mieux que cet aumônier, n'avait su toucher le cœur du soldat.

Les Jésuites se souviennent toujours du converti de Pampelune. Saint Ignace avait groupé ses fils en une « compagnie », une milice. Et c'est aussi pourquoi les *Exercices spirituels* font penser à l'entraînement dur de quelque Prytanée.

Le Père De Grootte avait atteint la cinquantaine quand l'invasion allemande déferla sur la province de Liège. Il remplissait, à Charleroi, les fonctions d'aumônier du 1^{er} chasseurs à pied. Il suivra ses hommes dans la Cité ardente. Et c'est la terrible nuit de Sart-Tilman, où l'on se fusille avec rage, dans une clairière : un contre dix. Les lignards et les petits chasseurs sont tombés par centaines, dans le fraternel coude à coude de l'héroïsme qui s'étonne d'être si pur. Le Père De Grootte parcourt le champ des morts. Que de fois sa main pieuse et qui ne tremble que de pitié trace, sur des fronts déjà glacés par l'agonie, le signe de toute rédemption ! Quand l'aube du 6 août se lève, l'aumônier a pris sur lui d'aligner, comme à la parade, les cadavres raidis des officiers de son cher régiment...

A partir de cette heure et de cet holocauste, Henry De Grootte se vouera, corps et âme, au service des jass. Sur l'Yser, où son

intrépidité fait merveille, il sera blessé par six fois. Les chirurgiens ont recousu, tant bien que mal, sa pauvre guenille. Paladin du front, il porte corset de fer, brassard et jambière qui soutiennent ses membres. On lui a donné un cheval blanc. Le Roi-Chevalier l'accueille dans la petite villa de La Panne. La Croix de chevalier de la Légion d'honneur fait, sur son uniforme, à côté de notre Croix de guerre et de tant d'autres décorations hautement gagnées, une tache de sang.

Celui qui écrit ses lignes a souvenance d'avoir voyagé, l'hiver dernier, en face du Père De Grootte. Pour s'asseoir, en un mouvement qui trahissait l'effort et la souffrance, le vénérable vieillard devait déclencher le mécanisme de son appareil orthopédique. Mais quelle flamme dans le regard demeuré très bleu ! Le grand aumônier des petits chasseurs se rendait à une fête régimentaire. C'était sa joie et sa raison de survivre.

Dès le premier jour de la mobilisation, Henry De Grootte voulut reprendre du service dans une unité en campagne. La mort l'aura frappé sur le front de bandière. La reine Elisabeth, comme elle faisait autrefois, là-bas, à l'hôpital de l'Océan, aura adouci les derniers moments du soldat.

Le Père De Grootte, l'aumônier flamand des chasseurs carolo-régiens, meurt à Liège. Quand la question de l'unité belge sera débattue, — ce qu'à Dieu ne plaise ! — il faudra évoquer la soutane noire du bon serviteur du Dieu des armées.

Solo-schlem

C'est une rubrique innocente qu'ouvrent les quotidiens, en tête des faits divers. Car si le bridge a détrôné, dans les salons où l'on ne cause plus, le whist trop facile, ils sont encore des milliers et des milliers à déclarer le « passe-trou », l'« abondance » ou la « grande misère ».

Je ne sais pas qui eut le premier l'idée de communiquer aux gazettes la réussite d'un solo-schlem. Toujours est-il que la mode fut suivie. Pour beaucoup de lecteurs moyens, avoir son nom « sur le journal » est une gloire inespérée. C'est en des occasions comme celle-là que tout joueur de whist sent s'éveiller en son cœur le Joseph Prudhomme apophtegmeux. On achètera dix numéros du quotidien. Voilà les papiers de famille qui s'enrichissent !

Quant aux marchands de nouvelles à la ligne, ils se gardent bien de jeter au panier le communiqué de Zotteghem ou de Petit-Manil. C'est tout juste s'ils prient le rédacteur de service de réduire aux proportions accoutumées un bulletin parfois dithyrambique. Mais qu'on ne supprime pas les noms des partenaires ! Comme le whist se joue à quatre, quatre fois dix numéros de vendus !

Or, depuis quelque temps, la rubrique du solo-schlem est particulièrement fournie. Et ce sont les soldats et caporaux qui se distinguent le plus. L'armée belge en campagne jouit de loisirs nombreux et forcés. Au lieu d'obtempérer aux divertissements obligatoires du ministre De Plan, nos piottes au repos préfèrent la « mêle » et la « donne ».

Souhaitons que la carte de guerre ne soit jamais plus terrible que celle — la treizième — qui permet au canonier de la 1^{re} batterie d'envoyer à Bruxelles un S. M. triomphal : « Un solo-schlem a été réussi quelque part en Belgique. »

Les ressources en combustibles et minerais de la Grande-Bretagne

Nous avons, ici même, sur la foi des recherches poursuivies par le professeur Eugène Prost, examiné quelle était, sur le champ de bataille industriel, la situation de la Russie soviétique. Voyons,

aujourd'hui, comment se présentent les ressources et possibilités de la Grande-Bretagne.

La houille. — Les gisements demeurent nombreux, importants et, en général, d'une exploitation facile. Pourtant, il faut faire observer que les Anglais, traditionalistes jusqu'à la routine, n'ont pas toujours suivi les progrès réalisés sur le continent dans la technique de l'extraction. Pour 1936, les chiffres s'établissent comme suit : une production de 232 millions de tonnes, 38 millions de tonnes à l'exportation; ne sont point compris, dans ce dernier chiffre, les charbons de soufre (12 millions de tonnes environ), dont la vente tend à diminuer en raison de l'extension de la consommation des combustibles liquides dans la marine.

Le coke. — En 1937, la production s'élevait à 15,17 millions de tonnes métriques. Les Anglais ont fait un très gros effort, ces dernières années, pour équiper des cokeries dans le voisinage immédiat des mines et des aciéries.

Sous-produits. — On admet que la distillation du goudron des cokeries et des usines à gaz a produit, pour 1937, 231,5 millions de litres de benzolmoteur.

La carbonisation à basse température. — Le procédé n'a guère été retenu, la production de grandes quantités de semi-coke étant susceptible d'amener des perturbations sur le marché des autres catégories de combustibles domestiques.

Commerce extérieur. — En résumé, les exportations de houille, qui se montaient en 1913 à 76 millions de tonnes, ont à peine atteint 50 millions en 1936 (charbon de soufre compris) et 56 millions en 1937 (l'excédent étant dû aux accords anglo-italiens et à la réduction de production en France et en Belgique). L'Allemagne recevait, pour sa part, 3,4 millions de tonnes. Les exportations de coke, qui sont surtout destinées aux pays nordiques et à l'Allemagne, sont de l'ordre de 2,18 millions de tonnes. Si l'on fait abstraction du charbon de soufre, on peut dire que l'Allemagne, avec ses 41,3 millions de tonnes d'exportations nettes, ne se trouve pas tellement distancée par la Grande-Bretagne.

Le pétrole et les carburants de synthèse. — Le pétrole n'a pas été découvert, jusqu'ici, sur le territoire de la Grande-Bretagne. Mais le pays est fortement intéressé dans la production d'outre-mer; il dispose de toute une flotte de bateaux-citernes; et la tenue de la livre sterling lui permet d'envisager des achats massifs de carburant.

En 1937, un Comité, présidé par le vicomte Falmouth, fut chargé d'envisager le problème du ravitaillement en pétrole d'une Grande-Bretagne touchée par la guerre. Comme la production des carburants nationaux (79.000 tonnes d'huile provenant des schistes bitumeux d'Ecosse; 51 millions de gallons — soit 231,5 millions de litres — de benzolmoteur provenant des usines à gaz et des cokeries; 4,54 millions de litres d'essence produits dans une quinzaine d'usines de carbonisation à basse température) ne dépasse pas 7 % des besoins de la consommation, le Comité Falmouth estima que la politique des carburants devait être fondée sur l'importation et le stockage.

Le fer. — La Grande-Bretagne n'arrive pas à couvrir, malgré ses richesses minières, les besoins de son industrie sidérurgique. En 1937, la production ne représentait guère que 55 % de la consommation des hauts fourneaux, consommation qui fut de l'ordre de 18 à 19 millions de tonnes. Les importations de minerais viennent surtout de l'Algérie et de la Tunisie (33 %), de la Suède (21 %) et de l'Espagne (20 %); les colonies britanniques ne fournissent que 9 %.

Production sidérurgique. — Possédant la houille et le fer, l'Angleterre a créé une puissante industrie. En 1937, la production

de la fonte est de 8,63 millions de tonnes; celle de l'acier, de 13,17 millions. On estime la capacité des usines à — respectivement — 13,7 et 14,3 millions.

Commerce extérieur de la sidérurgie. — Dans la mesure où elle accroît ses armements, la Grande-Bretagne se voit forcée d'importer de la fonte et des ferro-alliages. En 1937, sur un total de 2.070 milliers de tonnes métriques, la Belgique intervenait pour 540.000, soit un quart du total. Ce qui souligne l'importance des négociations actuelles entre Londres et Bruxelles.

Métaux autres que le fer. — Dans son ensemble, cette industrie est plutôt précaire, tant pour le zinc que pour le plomb, où le déficit est également considérable. Pour le cuivre, la Grande-Bretagne dépend entièrement de l'étranger; mais la Rhodésie et le Canada lui fournissent plus de la moitié de ses importations. La production de l'étain est très limitée. Par contre, l'Angleterre exporte près de 500.000 tonnes de fer-blanc. Quant à l'aluminium, dont l'usage est actuellement si répandu en matière d'armement, la production a passé, de 1928 à 1937, de 10,7 à près de 20.000 tonnes; mais la consommation approchait de 50.000 tonnes, et la guerre aura, certes, accentué la disproportion.

Le général Gamelin

C'est sur ses épaules que pèse la conduite de la guerre. Il ne sera pas vain d'établir sa « fiche ».

Gamelin est Parisien, né natif : d'une famille de polytechniciens, de Saint-Cyriens et d'officiers. Son arrière-grand-père finit sa carrière comme commandant de place; un de ses grands-pères fut intendant général; un de ses grands-oncles, gouverneur de Strasbourg. Son père fut blessé à Solferino.

Après des études brillantes à Stanislas, le jeune homme entre à Saint-Cyr; il en sortira « major », c'est-à-dire avec le numéro 1. Reçu à l'École de guerre au lendemain d'un stage chez les tirailleurs algériens, il est capitaine à 29 ans et se voit affecté au commandement d'une compagnie de chasseurs à pied dans l'Est : là même où la ligne Maginot profile, aujourd'hui, ses casemates bétonnées et ses chevaux de frise. Il a 32 ans quand Joffre fait appel à lui. En août 1914 Gamelin était chef de cabinet du généralissime.

Sur la collaboration pleine d'intelligence et de discrétion qu'apporta le jeune officier au vainqueur de la Marne, les souvenirs de Jean de Pierrefeu, attaché au G. Q. G., abondent en traits précis. Après l'effacement de son chef, Gamelin obtint de partir aux armées. Du 21 au 31 mars 1918, celui qui a conquis, l'un après l'autre, tous ses grades, va donner sa mesure. Commandant d'un groupe de divisions, il tient tête, dans les conditions les plus dures, à la vague allemande de choc qui veut s'ouvrir le chemin de Compiègne. Sa résistance efficace lui vaut d'être cité à l'ordre de l'armée. Gamelin se distingue encore en Champagne, sous Gouraud. Le 11 novembre 1918, il avait atteint la ligne de la Meuse.

Après la guerre, le général fut envoyé en Syrie. Chef des troupes du Levant, c'est lui qui réprima l'insurrection druse. Ses qualités sont si hautement appréciées qu'à son retour en France on lui offre le poste de sous-chef de l'Etat-major. Quand Weygand sera atteint par la limite d'âge, Gamelin sera nommé, à la fois, vice-président du Conseil supérieur de la guerre et chef d'état-major de la Défense nationale.

Aujourd'hui, les forces britanniques et les forces françaises se trouvent concentrées sous l'autorité d'un seul homme. Cet homme est ménager du sang de ses soldats. La guerre ne se fait plus en gants blancs, poitrine au vent et l'épée haute. Et peut-être bien que, pour avoir promptement victoire, l'essentiel est encore de ne frapper qu'à coup sûr.

Problèmes actuels

LA SITUATION MILITAIRE

Sur le front ouest, les opérations de siège continuent contre les défenses de la ligne Siegfried. Et il est assez étonnant que l'on n'explique pas davantage à l'opinion publique : 1^o qu'il s'agit bien d'un siège et 2^o, que des opérations de siège sont bien différentes d'une guerre de mouvements. Un siège est une guerre de position. Sa première phase consiste nécessairement en un travail de sape plus ou moins long, ordinairement long, et pratiquement sur place, sans mouvement. Le mouvement n'apparaît qu'après un enfoncement de la défense ou après une contre-offensive ayant obligé à lever le siège. Que pareille contre-offensive soit une sortie victorieuse des assiégés contre les assiégeants ou qu'elle soit l'arrivée d'une force nouvelle devant laquelle les assiégeants doivent se retirer ou par laquelle ils sont détruits.

Jusqu'à présent, les opérations de siège effectuées par l'armée française depuis un gros mois, avec le récent concours de certaines unités anglaises, surtout aériennes, ont diminué, dans une certaine mesure, la force de résistance des positions fortifiées allemandes, comme il est naturel à des opérations de siège. Dans quelle mesure précis? On ne nous le dit pas, et pour le bon motif que des renseignements de cette espèce avantageraient l'adversaire. Et il est vraiment curieux, après l'expérience de la Grande Guerre, de trouver encore des gens assez cupides pour se plaindre de ne pouvoir battre monnaie avec des renseignements capables de renforcer l'ennemi dans ses efforts de détruire leur propre pays. Mais c'est ainsi : les millionnaires de la presse jaune se plaignent amèrement et personne ne leur impose silence.

Si un point de la ligne avancée allemande venait à tomber, un point d'importance décisive s'entend, et s'il se trouvait dépassé par une avance française : voilà qui serait un renseignement légitime. Il serait certainement rendu public avec les commentaires qu'il mériterait.

Le « point » qui, en l'occurrence, est d'importance la plus immédiate, est la ville de Saarbrücken. La rivière passe dans la partie sud de la ville. A l'ouest de celle-ci les Français ont avancé dans le triangle entre la Saare et la Moselle. A l'est de la ville, ils occupent des positions d'artillerie qui commandent la vallée à la tête de laquelle se trouve Zweibrücken. Mais les édifices abandonnés de Saarbrücken ne sont pas encore aux mains des Français. Quand ils le seront, la ligne extérieure de la ligne Siegfried, sera percée, ce qui d'ailleurs ne comportera encore rien de décisif. Ce qui est décisif, dans un siège, c'est le point d'épuisement dans la force de résistance de l'adversaire : la rupture. Il sera temps d'en parler quand l'événement se produira, s'il se produit. Ce qui se produit, entretemps, c'est une diminution progressive de la force de résistance de l'ennemi et qui continuera jusqu'à ce qu'il contre-attaque. Si cette contre-attaque échoue, la situation sera plus mauvaise, pour lui, qu'avant. Si elle réussit, ce sont, au contraire, les opérations de siège qui auront échoué, et l'ennemi pourra alors, de son côté, entreprendre le siège de la ligne Maginot.

Même si les armées alliées s'emparent de la première ligne extérieure de la ligne Siegfried, il reste une autre ligne rejoignant la première un peu au Sud de Trèves. Mais la décision dépendra, en fait, non de la résistance ultime de positions fortifiées, mais du sort de la contre-offensive allemande. Rien de définitif avant cela. Il paraît que les Allemands ont massé des troupes derrière

le centre de leur ligne, c'est-à-dire derrière Saarbrücken, elle-même. Seul l'événement révélera le lieu de l'attaque : là, ou dans le triangle vulnérable de la Lauter, très à l'Est près du Rhin, ou dans un autre secteur du front. Mais il sera bon de surveiller l'extrémité-est de la ligne le long de la Lauter, car l'endroit est tentant pour les deux adversaires : pour les Allemands parce qu'il offre un saillant qui pourrait être « pincé » ; pour les Français parce qu'en cet endroit la présence du Rhin rend difficile un renforcement allemand.

La contre-attaque allemande aurait encore, au moins pour une partie de son déploiement, l'alternative d'un front dans le grand-duché de Luxembourg. Elle y disposerait de routes excellentes et d'une voie ferrée principale le long de la rive gauche de la Moselle. Sans doute, il y aurait violation de traité, mais personne, n'est-ce pas, n'attend que Berlin respecte un traité? Tout cela est négligeable. Il semblerait donc qu'il y ait trois secteurs pour déclencher une contre-attaque : Luxembourg, Saarbrücken et l'Est de cette ville, la Lauter à l'extrême-est contre le Rhin; et une combinaison de Saarbrücken et de la ligne de la Moselle à travers le Luxembourg pourrait bien être témoin des premières opérations.

Tout le monde devrait se rendre compte de la vérité que la destruction de Varsovie et le massacre de ses habitants n'étaient pas des nécessités militaires. La garnison avait refusé de se rendre, mais l'adversaire pouvait faire le blocus de la ville. La proportion de troupes et de matériel isolés par ce seul point-là n'était pas de nature à influencer la guerre d'une manière décisive ni même importante. Le mal de la chose et son avantage militaire étaient d'ordre moral et non matériel. Non pas que je songe à minimiser l'héroïsme des défenseurs, ou, de l'autre côté, l'effet moral sur l'opinion allemande de la prise d'une nouvelle capitale étrangère. Je veux seulement souligner le fait qu'au point de vue militaire, la campagne de Pologne était terminée avant l'occupation de Varsovie, car la capitale polonaise ne possédait aucune chance d'être délivrée. Les Allemands ne doivent pas avoir perdu beaucoup d'hommes devant Varsovie. Et la résistance de la ville n'a pas pu affecter de façon appréciable la rapide concentration des troupes allemandes à l'Ouest, dans le but, sans doute, d'y être utilisées quand les propositions de paix allemandes auront été rejetées.

QUE CROIRE?

La décadence des mœurs, qui n'a fait qu'empirer durant toute notre génération, connut pendant la Grande Guerre un écroulement final dans le domaine de l'honneur. Mentir devint un lieu commun et comme un certain devoir. La propagande, qui n'est que le mensonge organisé, devint une habitude universelle, et qui, peut-être, fut adoptée plus parfaitement et plus généralement, ici, en Angleterre, que partout ailleurs.

Les hommes ne prévoient jamais les conséquences de leurs péchés, et personne ne prévient alors celles qui allaient résulter de l'habitude générale de tromper l'opinion publique. Mais nous nous trouvons maintenant devant les fruits de cette extrême perversité. Personne ne sait plus que croire. Toute information est devenue suspecte, que sa source soit alliée, ennemie, neutre ou anglaise.

Puisque nous en sommes là, la première chose à faire est de nous appliquer à distinguer la vérité du mensonge dans les informations qui viennent de l'adversaire ou qui lui servent. D'après quelques règles, éventuellement? Ces règles sont peu nombreuses, et elles sont faciles à retenir. Elles viennent tout naturellement à l'esprit de quiconque connaît tant soit peu la mentalité allemande. Malheureusement les Anglais ne connaissent pas cette

mentalité, bien que dans la plupart des domaines « académiques », surtout en philosophie et en histoire, Oxford et Cambridge, se soient nourries de cette mentalité depuis maintenant deux générations. Il est grand temps, pour nous, de corriger cette ignorance. Considérons, donc, deux ou trois caractéristiques de la façon de faire prussienne.

Il faut, tout d'abord, se rappeler que le Prussien est précis. Il partage cette qualité (qui constitue en très grande partie un avantage) avec la plupart des autres Allemands. Bien qu'il soit clair comme une bouteille à encre quand il se met à expliquer l'univers, bien qu'il soit ridiculement stupide dans ses efforts pour comprendre les autres hommes, le Prussien est, par nature, précis et il est mécanique. La discipline prussienne n'est pas un cas fortuit, c'est le symbole même de l'esprit dont elle procède.

D'où, deux conséquences : d'abord, que la propagande allemande vise à l'exactitude dans l'affirmation, vraie ou fausse ; et la partie vraie de ses affirmations se révélera, quand on en obtient la preuve, d'une exactitude rigoureuse. Remarquons ensuite que marche de pair avec cette caractéristique une absurdité de méthode dans le mensonge, tout aussi mécanisée. Le Prussien affirmera des choses que nul autre que lui n'eût pu imaginer, que nul autre que lui n'eût estimé pouvoir être « avalées » par un quelconque esprit sain. Par exemple, il nous donna, en 1914, l'heure exacte et l'endroit précis où un avion français avait jeté des bombes, à Nuremberg, avant la déclaration de guerre. Et pas plus tard qu'hier il annonça très sérieusement que les Polonais avaient menacé l'Allemagne d'invasion !

L'exemple le plus raide de la bêtise et du mensonge combinés est peut-être l'affirmation récente que c'est Mr. Churchill qui fit couler l'*Athenia*, encore qu'il y ait probablement dans ce non-sens plus de bêtise que de mensonge.

Autre caractéristique à noter, et qui n'est pas, comme d'aucuns seraient tentés de le croire, à l'opposé de la bêtise : l'ingénuité. Tout comme le Prussien excelle dans l'invention tactique alors qu'en règle générale il échoue en stratégie, ainsi il a imaginé quelques méthodes de propagande fort habiles auxquelles personne n'avait encore songé. Mais, rappelons-nous que la ruse est le dissolvant de la sagesse. Et je crois qu'on aura un jour la preuve, que quelques-unes des affirmations les plus extravagantes à propos de plans allemands provenaient de sources allemandes...

Autre chose à faire en lisant les nouvelles allemandes, c'est de distinguer entre le mensonge et l'erreur, et de remarquer que la suppression d'une partie de la vérité produira souvent une impression de mensonge direct qui, certainement, n'était pas voulu. Exemple : les Allemands ont prétendu avoir pris et occupé Varsovie des semaines avant le siège soutenu par cette héroïque cité. Quelque unité motorisée allemande avait pénétré dans un faubourg et avant qu'elle ne fût repoussée, la nouvelle de l'occupation avait été lancée. Autre exemple : l'autre semaine Berlin annonçait avoir « touché » des navires de guerre anglais (y compris un porte-avions) alors qu'il n'en était rien, mais l'observation fut faite, de très haut, à une allure d'ouragan, et l'erreur est parfaitement compréhensible.

Il est une autre forme de la propagande allemande que nous devrions étudier et qui est totalement inconnue ici. Peut-être quelque imbécile de fonctionnaire parmi nos centaines de nouveaux fonctionnaires, ou plus probablement quelque politicien particulièrement borné a-t-il ordonné de n'en pas parler. Il s'agit de la propagande par la presse neutre. C'est celle qui « éclaire » le mieux et on ne nous en parle jamais, ici.

* * *

Mais le critère de loin le plus important est évidemment la *vraisemblance*, autant quant aux causes, qu'aux circonstances.

Quel mobile avait l'auteur de tel acte ? Cet acte était-il possible ou probable en tel lieu et à tel moment ?

Exemple : les explosions perçues sur le lac de Constance où les Zeppelins ont leurs immenses hangars et où de nombreux avions sont également remisés. La nouvelle de ces explosions venait de Suisse, pays neutre situé en face. Les Suisses *crurent* — ou un quelconque agent de l'un ou l'autre belligérant *dit* — que le bruit entendu provenait de bombes jetées par des avions français. Mais les Français annoncèrent qu'aucun de leurs avions n'avait été par là. Depuis lors aucun bombardement par avions français ou anglais n'a eu lieu sur aucun point de jonction ou aucune base aérienne en Allemagne, sauf près du front de la Saare. Alors, où chercher la raison de l'affirmation ?

Le raisonnable, c'est de suspendre son jugement jusqu'à ce qu'il y ait une confirmation circonstanciée. Nous ignorons, en l'occurrence, ce qui se passa là-bas et sommes incapables d'affirmer quoi que ce soit. Peut-être des explosions accidentelles donnèrent-elles lieu aux nouvelles répandues. Nous ne savons pas.

Autre exemple encore : la violente et longue canonnade, l'autre semaine, sur le Rhin. La chose certaine, c'est qu'elle eut lieu. Pourquoi ? Quelque illustre esprit de notre presse anglaise — le *Times*, je crois — nous dit que pareilles choses sont souvent accidentelles. Tout de même ! Aucun belligérant ne gaspille les munitions sur une pareille échelle, par accident, et sur un front de plus de 100 milles. La raison la plus probable est que les Allemands voulaient, en ce moment, diminuer la pression exercée par l'artillerie française sur la Saare et attirer l'attention et l'effort ennemi sur un autre point du front. Cette explication tient debout ; l'autre pas.

Autre exemple encore : l'augmentation des engins motorisés derrière la ligne Siegfried. Elle est de plus en plus probable depuis la fin des grandes opérations en Pologne. Elle est vraisemblablement exacte. Et la réception amicale des troupes soviétiques en Pologne orientale avec les photos destinées à la souligner ? Est-ce vrai ? Probablement *oui* — mais pourquoi ? Là où des éléments de la population étaient hostiles aux Polonais ? Ce fut local et partiel. Impossible de se rendre compte de la situation générale par de pareils détails. Et l'abandon des mines de la Saare à proximité du front ? La chose est à ce point probable quelle en est presque certaine. Et Czestochowa ? La basilique fut-elle bombardée par les Allemands ? C'était douteux, car il n'y avait aucun motif pour le faire et le monastère est loin de la ville. Depuis, d'ailleurs, nous savons que ce ne fut pas le cas.

Que penser des fortunes privées amassées aux frais du peuple allemand par ses chefs actuels ? Les premières nouvelles, à ce propos, ne parurent guère vraisemblables aux gens compétents. D'une part, il y avait la certitude que de pareils bruits suivis de bien d'autres capables de nuire à l'adversaire seraient répandus. D'autre part, la puissance financière juive, avec ses innombrables moyens d'information bancaire à travers le monde, était le pire ennemi de l'actuel gouvernement allemand qui persécuta cruellement les Juifs. Il y avait aussi que la source du « bruit » était uniquement un journaliste étranger. Enfin il restait possible que les autorités allemandes eussent déposé des fonds à l'étranger, surtout outre-Atlantique, pour être employés à des fins nationales dans divers pays.

Mais les précisions s'accumulèrent et aucun démenti sérieux ne parut (et il eût été facile d'en fournir par des sources neutres). Aussi l'opinion des milieux compétents évolua-t-elle en faveur de l'authenticité des accusations formulées. Pourquoi ? Parce qu'elles étaient intrinsèquement vraisemblables et même probables. Seul, de cette bande, le chancelier allemand, d'après ce que nous savons de son caractère, est homme à n'avoir pas profité de l'occasion. Les autres sont précisément de l'espèce qui

essayera certainement d'amasser des fortunes si les circonstances le permettent. Presque tous les aventuriers de cet acabit ont agi de la sorte dans le passé.

Dans l'immense masse de rumeurs, d'affirmations et de négations, ce facteur de la probabilité dans la cause et dans les circonstances est le guide le plus sûr.

HILAIRE BELLOC.

En marge des événements

(La soviétisation de la Pologne).

La Révolution sociale gronde en Pologne. Elle compte déjà de nombreuses victimes dans les régions occupées par l'Armée rouge.

La radio de Moscou a annoncé qu'une chasse régulière et inlassable aux officiers, propriétaires fonciers et autres « ennemis de classe » se poursuit. Les officiers de l'armée polonaise sont déclarés « espions » et fusillés en masse.

Les prêtres, les propriétaires terriens, les industriels et les commerçants sont arrêtés. On cherche partout les « contre-révolutionnaires ». Les fugitifs arrivés à Riga racontent des scènes atroces qui ont accompagné et suivi l'entrée des troupes rouges dans le malheureux pays. Une vague de terreur, de meurtres et de pillages a déferlé sur les villes paisibles et les campagnes laborieuses de la Pologne. Les « ennemis de classe » arrêtés étaient en partie exécutés et en partie incarcérés. Beaucoup de prisonniers ont été envoyés dans les camps de concentration des régions intérieures de la Russie.

En somme, presque la totalité du personnel de l'administration polonaise a été arrêtée, incarcérée ou déportée par le commandement des troupes soviétiques. D'ailleurs, les sections du *Guépéou* ont déjà commencé leur activité en Pologne. Les personnes « suspectes » sont arrêtées en masse. D'autre part, tous les représentants de l'Autorité polonaise ont été destitués. Les régions occupées par l'Armée rouge sont soviétisées rapidement. Des Soviets sont créés partout.

Le « Grand Soir » a commencé dans les campagnes dès l'approche des troupes rouges. Quant aux villes, les banques et les magasins sont d'ores et déjà soumis à l'administration soviétique.

Les fugitifs donnent certains détails relatifs au drame de l'occupation soviétique. Celle-ci semble avoir été précédée d'une action de propagande de large envergure des émissaires de Moscou. Les Soviets ont réussi, semble-t-il, à organiser d'avance les éléments subversifs et à la curée, qui se sont mis, çà et là, à l'œuvre sans attendre l'avance des troupes soviétiques. Quoi qu'il en soit, à l'approche de celles-ci, des soldats de l'Armée rouge parcouraient le pays en motocyclettes et en autos et placardaient des affiches annonçant leur entrée. L'occupation commençait par un acte symbolique : les aigles polonaises étaient abattues et l'on arborait une profusion de drapeaux rouges. Ensuite des *meetings* étaient convoqués où la création de Soviets et d'autres institutions soviétiques était annoncée. Ce nouveau régime est aujourd'hui entré en vigueur dans tout le territoire occupé.

En fait, l'occupation de la Pologne par les troupes rouges n'est pas seulement une opération militaire. C'est en même temps et avant tout une occupation communiste. Moscou établit dans les régions occupées le régime *communiste*.

* * *

Quiconque a suivi attentivement le développement de la politique internationale au cours des mois qui ont précédé la guerre et surtout les négociations pénibles entre Moscou et les puissances occidentales — négociations qui ont abouti à la conclusion du pacte... germano-soviétique — ne saurait mettre en doute deux faits capitaux, à savoir :

1° Ce sont avant tout les Soviets qui ont voulu la guerre actuelle;

2° Le but de Staline, qui a déclenché celle-ci, était (comme nous l'avons déjà dit dans un article précédent) absolument le même que celui qu'avait poursuivi Lénine, c'est-à-dire la Révolution mondiale.

En fait, Staline prépara non sans une certaine adresse criminelle cette nouvelle guerre que Lénine avait considérée comme le seul espoir de son parti, et il fit tout pour qu'elle éclatât. D'ailleurs, Moscou lui-même n'a jamais cessé de répéter tout franchement que son but était la Révolution mondiale.

Si les deux vérités que nous venons d'énoncer pouvaient éveiller encore hier certains doutes, la situation est absolument éclaircie aujourd'hui : la Révolution sociale gronde d'ores et déjà en Pologne. Aussi une partie de la presse est-elle alarmée, à juste titre, par le danger que présente pour l'Europe l'établissement du système soviétique en Pologne.

En somme, on y voit le même tableau que l'on a vu en Russie lors de l'avènement et de la consolidation du Pouvoir soviétique. Rien n'y manque, jusqu'à la persécution des *Koulaks* et la furie des *Sans-Dieu militants*. Il est interdit de fêter le dimanche et des mesures rigoureuses sont appliquées au clergé; beaucoup de prêtres sont arrêtés. Les mêmes méthodes et les mêmes procédés que les bolchevistes ont employés en Russie sont aujourd'hui pratiqués dans les régions soviétisées de la Pologne, et il est évident que Moscou a l'intention de mettre en vigueur dans les régions occupées par l'Armée rouge le système économique et social adopté en U. R. S. S. La nationalisation de la grande industrie est d'ores et déjà décrétée. Et dans les campagnes on a commencé, comme en Russie, par saccager les domaines des gros propriétaires et l'on a procédé au partage de leurs terres, ainsi que de celles des colons polonais et des paysans riches (1).

On voit que le tableau est complet. La Pologne est condamnée à passer successivement par toutes les étapes de la Révolution sociale qui a ravagé la Russie. Nous assistons, par suite de l'alliance des Soviets avec un régime qui se glorifiait d'endiguer la marée communiste, à une pénétration de cette marée jusqu'au cœur de l'Europe. L'écluse est ouverte. Le courant bolcheviste est à notre porte, et il menace toute l'Europe.

Et que l'on ne pense pas qu'il s'agisse, en l'occurrence, de grands mots ou de métaphores. En fait, la technique de la bolchevisation prévue de l'Europe est soigneusement étudiée et élaborée à Moscou. La première étape — la soviétisation des régions ukrainiennes et blanc-russiennes de la Pologne (occupées par l'Armée rouge) — sera suivie par la bolchevisation de la Pologne proprement dite (occupée par les troupes allemandes). Un Bela Kun polonais ne tardera pas sans doute à se présenter prochainement. D'ailleurs, il existe déjà. C'est un certain Stanislas Bartnowski (2). Mais en gagnant à la Révolution sociale les régions

(1) Il est décidé, semble-t-il, de ne pas procéder immédiatement à la collectivisation. Mais n'oublions pas que même en Russie les bolchevistes ont mis du temps (plus de dix ans) avant de se décider à réaliser la collectivisation de l'économie rurale. On sait que tout en encourageant et en stimulant les instincts des éléments à la curée et tout en sanctionnant le pillage des gros propriétaires et le partage de leurs terres, les bolchevistes poursuivaient, en réalité, le but de déposséder les paysans, ce que, finalement, ils ont réussi à faire en imposant à ceux-ci la collectivisation. Et de même qu'en Russie, ils devront cacher leur jeu en Pologne un certain temps, mais ce temps sera sans doute moins long qu'il ne fut en Russie.

(2) Né en 1892 à Varsovie, il fit ses études en Russie. Il se distingua pendant la guerre civile et ensuite en Chine. Il attira l'attention de Staline dès 1920.

exquis

pas cher

et quel choix!

CHOCOLADE MET...
SPECIALITÉ EXQUISE
NOHALINE
EEN UITMUNDE SPECIALITEIT
AU LAIT
PHUM

FOURRAIL
UNE SPECIALITE EXQUISE
JACQUES
EEN UITMUNDE
ROYAUME
AU LAIT
AU LAIT

du SUPERCHOCOLAT JACQUES.

Il est vraiment unique.

Le Superchocolat Jacques procure à notre palais un plaisir raffiné, et apporte à notre corps un véritable « concentré d'énergie ».

Sa qualité incomparable est due à l'emploi de matières premières sélectionnées, ainsi qu'aux soins attentifs d'un personnel d'élite.

Le Superchocolat Jacques nous a gâtés en créant une gamme que l'on essaie bien en vain d'imiter. Sa qualité est tellement appréciée que le consommateur qui a le désir de changer n'abandonne pas « Jacques » : il change de spécialité, point c'est tout.

Madame, vous qui raffolez des bonnes choses, dégustez chaque jour votre gros bâton de Superchocolat Jacques. Lui seul peut combler tous vos désirs : Plaisir, Santé, Economie.

JACQUES
SUPERCHOCOLAT



100 % belge depuis sa fondation, en 1897



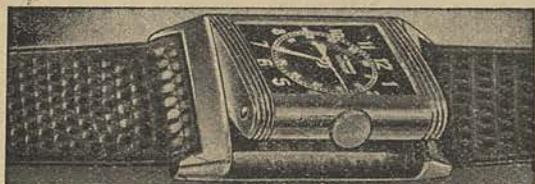
COOSEMANS



OR ROSE
RUBIS ET BRILLANTS

JOAILLIER ET ORFEVRE

DE LL. MM. LE ROI ET LA REINE,



LE COULTRE « REVERSO »

Projets de Transformation
de Bijoux



CHRYSANTHÈME OR ROSE ET BRILLANTS



25, av. de la Toison d'Or
BRUXELLES

Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. télégr. « Générale » Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 281

CAPITAL fr,	796.000.000.00
RÉSERVES fr,	1.164.210.000.00
FONDS SOCIAL fr.	1.960.210.000.00

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;
Félicien Cattier, Vice-Gouverneur;
Gaston Blaise, Directeur;
Auguste Callens, Directeur;
le baron Carton de Wiart, Directeur;
Willy de Munck, Directeur;
Albert d'Heur, Directeur;
Edgar Sengier, Directeur;
Edgard Stein, Directeur;
Adolphe Stoclet, Directeur;
Firmin Van Brée, Directeur;
Jules Bagage, Directeur honoraire;
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLEGE DES COMMISSAIRES

MM. Edmond Solvay;
Léon Eliat;
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;
le baron de Trannoy;
H. Vermeulen.
le comte de Patoul.
Henri Goffinet
Comte L. Cornet de Ways Ruart
Ivan Orban.

Le Secrétaire,
M. Raoul Depas

polonaises occupées par les troupes hitlériennes, les Soviets exerceront certainement une action incessante et énergique dans le même sens sur l'Allemagne elle-même. Les antécédents de 1918 (en Ukraine) nous montrent que les réactions et les impulsions de cette sorte réussissent plus facilement qu'on ne le croit généralement.

* * *

On sait que le gouvernement soviétique a choisi comme prétexte de l'invasion de la Pologne par l'Armée rouge son « devoir sacré » (ce sont les propres termes qu'il a employés) de venir en aide aux minorités petite-russienne (oukrainienne) et blanc-russienne unies aux populations de l'U. R. S. S. par des liens de sang et soi-disant opprimées par l'Etat polonais. Et le commandement de l'Armée rouge réitéra cette déclaration mensongère dans un appel adressé à la population des régions occupées.

Si ridicule que soit cette prétention, contre laquelle s'inscrivent en faux tous les antécédents du Pouvoir soviétique, il faut malheureusement convenir que plusieurs fautes commises par le gouvernement polonais, surtout au cours des deux dernières années, en matière de politique nationale et confessionnelle, donnent une certaine apparence de fondement aux griefs qui ont trouvé leur écho dans les accusations dirigées par les Soviets contre la Pologne.

Nous n'aborderons pas ici la question fort complexe, très épineuse et pleine d'embûches et d'écueils (surtout vu l'ignorance de l'histoire des deux pays en Occident) des rapports russo-polonais, une question qui jouera certainement un rôle de premier plan dans la reconstruction de l'Europe après la guerre. Disons brièvement que la Pologne reconstituée à Versailles était une nécessité non seulement pour l'Europe, mais avant tout pour la Russie nationale. Aussi l'incorporation à l'U. R. S. S. des régions russiennes de la Pologne ne causera-t-elle de la joie à aucun véritable Russe. En fait, grâce à la création de l'Etat polonais, les horreurs du bolchevisme ont pu être épargnées, pendant vingt ans, à une partie considérable de territoires et de populations russes incorporés dans ce nouvel Etat (sous le nom d'ukrainiens et de blanc-russiens). Et si, pour l'Occident, il ne s'agit, en ce qui concerne l'occupation actuelle de la Pologne par l'Armée rouge, que d'une simple opération militaire, pour les Russes et les Polonais cette occupation signifie une véritable tragédie. En fait, les populations russes et polonaises qui ont jusqu'ici échappé à l'enfer bolcheviste grâce à la création de l'Etat polonais sont devenues aujourd'hui la proie du typhon meurtrier.

Dès lors, l'incorporation à la Pologne était pour les populations russes des régions en question un fait absolument positif et, d'ailleurs, ce rôle positif, joué par la République de Pologne, rappelle singulièrement celui qui avait été généralement joué par l'élément polonais, un élément de stabilité éminemment conservateur, dans l'ancien Empire de Russie avant la guerre de 1914-1918. Cependant certains péchés de l'ancienne Pologne, ces mêmes péchés qui l'ont conduite à la perte au XVIII^e siècle et qui semblaient faire défaut à la Pologne ressuscitée, ont commencé à réapparaître peu à peu en faisant des ravages considérables.

Quoi qu'il en soit, le prétexte que les Soviets ont choisi pour justifier l'invasion, c'est-à-dire leur prétendu « devoir sacré » de protéger les populations russes de la Pologne, est non seulement burlesque, mais il présente, en tout état de cause, un comble de mensonge et d'impudence.

Sans parler des lignes générales antinationales de la doctrine et de la politique soviétiques, notons que plusieurs personnalités

marquantes du mouvement ukrainien ont été exécutées dans les régions occupées par l'Armée rouge. De même, les principaux protagonistes de la renaissance de la nationalité blanc-russienne (au nom de laquelle l'armée soviétique entra en Pologne) ont été fusillés par les bolchevistes au cours des années précédentes en Russie-Blanche soviétique (1).

* * *

D'après des rumeurs, parvenues par la voie de Copenhague, certains milieux du Reich éprouvent une vive inquiétude au sujet du rapprochement germano-soviétique. On craint le virus bolcheviste. Et, en vérité, l'Allemagne, s'est trouvée, à la suite de l'orage qu'elle a elle-même provoqué, dans une situation fort ambiguë. Les fugitifs polonais prétendent que la propagande communiste a d'ores et déjà réalisé certains résultats dans l'armée du Reich. Au reste, à en juger par certains indices (2), les milieux officiels eux-mêmes semblent préoccupés de la tournure que pourront prendre les événements sous l'influence de l'intervention soviétique. Aussi la *Göteborgs Handelstidning* (19 septembre 1939) n'hésita-t-elle à caractériser ainsi la situation : « Hitler a ouvert la voie au bolchevisme, et l'Allemagne s'achemine vers le chaos. »

N'oublions pas, de plus, que le bolchevisme et le nazisme possèdent un certain fond commun. En définitive, ils sont faits tous les deux de la même pâte, et ce fut une naïveté de croire au pacte anticommuniste hitlérien et au démocratisme des Soviets. Toutefois, c'est par une double voie que le bolchevisme pénètre dans l'âme et le corps de l'Allemagne.

L'espèce de sortilège que les Soviets exercent sur le Reich ne date pas d'hier. Et sans parler des analogies, parfois frappantes, des deux économies, des affinités profondes ont toujours caractérisé les deux systèmes. Aussi certains conseillers du Führer lui recommandent-ils de modifier la politique ouvrière du Reich. Ils pensent qu'il importe, dans l'intérêt de la guerre, de tirer parti des dispositions anti bourgeoises des esprits répançues dans les masses et de s'appuyer sur les communistes, qui continuent à exercer une grande influence sur celles-ci. L'antagonisme entre les ouvriers et les patrons est souvent souligné, et l'on s'attend, dans certains milieux, à ce que Hitler finisse par diriger sa politique contre la bourgeoisie et en faveur du prolétariat. En fait, un nouveau terme, celui de la « communauté populaire », est déjà inventé pour désigner l'organisation économique projetée, copiée sur celle des Soviets.

Toutefois, la bolchevisation du Reich, qui se manifeste par l'adoption de certaines pratiques et méthodes soviétiques et qui se fait parfois sentir jusque dans les principes fondamentaux du régime hitlérien, est en même temps préparée par une autre voie, notamment par une propagande communiste directe. Le haut commandement du Reich semble en être inquiet.

En Pologne, où un contact immédiat s'était établi entre l'Armée rouge et celle du Reich, les jeunes officiers nazis ne cachaient pas leurs grandes sympathies communistes. A en juger par leur comportement, les officiers et les soldats des deux armées semblaient être inspirés par les mêmes idées et sentiments. Aussi n'est-il plus permis aux militaires allemands de « fraterniser » avec les unités de l'Armée rouge, qui se trouvent en face d'eux sur la ligne de démarcation, en Pologne. En fait, les unités de la *Landsturm* et généralement les troupes régulières du Reich sont actuellement retirées de cette ligne. Seules les unités des S.S.

(1) Notons, parmi ces victimes, Dąbna-Zapolsky, Ignatovsky, Rak-Mikhaïlovsky, Miatla et Tarachkiévitch, pour ne nommer que les chefs les plus éminents.

(2) Un article très significatif, à cet égard, a dernièrement paru dans la *Frankfurter Zeitung*.

et des troupes dont la fidélité au régime est à toute épreuve, entrent, pour l'instant, en contact avec les détachements de l'Armée rouge. D'autre part, un ordre vient d'être donné aux *Gauleiters* de lutter par tous les moyens contre la propagande de Moscou.

* * *

Quelle que soit la tournure que les choses prendront en Allemagne sous l'influence de l'avance soviétique, il est clair dès à présent que la soviétisation de la Pologne a inauguré une nouvelle période de l'histoire européenne. La menace hier encore lointaine de la Révolution mondiale est devenue, d'emblée, un danger immédiat et très réel, du fait de la guerre imposée par Hitler à l'Europe, à l'instigation de Staline.

Non point qu'on pense, à Moscou, qu'une victoire du Reich serait dans l'intérêt des Soviétiques. Mais on pense généralement que la Révolution éclatera dans le pays qui sera vaincu. C'est, en Soviétie, en quelque sorte, un article de foi. Si le Reich est battu, une révolution éclatera en Allemagne. « Et cela sera *notre* Révolution », dit-on à Moscou. « Plus tard, cette révolution embrasera les puissances victorieuses, tout le continent de l'Europe, le monde entier. »

Il va sans dire qu'il est plus aisé de proclamer ce programme que de le réaliser. De plus, Moscou n'est rien moins que sûr de sa puissance militaire et il est préoccupé de la situation intérieure dans le pays. Toutefois, on est convaincu que plus la guerre traînera en longueur, plus elle profitera aux Soviétiques. Tout en renforçant leur propagande, ils attendent les résultats du processus de l'accumulation des forces révolutionnaires dans les pays belligérants, et envisagée de ce point de vue, leur déclaration de neutralité était, en quelque sorte, sincère.

Tout compte fait, il serait donc imprudent de nier la réalité du danger présenté par les plans soviétiques de Révolution sociale. L'exemple de la Pologne l'a bien démontré et, d'ailleurs, l'Europe est consciente de ce danger.

La dissolution du Parti communiste par ordre du gouvernement français doit, sans doute, être considérée avant tout comme une mesure d'ordre intérieur. Cependant, ce n'est qu'à la lumière de cette mesure énergique qu'apparaissent le sens précis et la portée effective du conflit européen actuel, ainsi que le but des puissances qui se sont décidées à sauver la liberté des générations présentes et futures. En effet, rien ne prouve mieux que la collusion germano-soviétique que la guerre qu'elles ont entreprise est la guerre du droit contre la barbarie.

* * *

Une déclaration de guerre aux Soviétiques va-t-elle suivre la déclaration de guerre au Reich?

Personne n'est intéressé à l'extension du conflit actuel. Mais ce qui est certain, c'est qu'à mesure que la guerre traînera en longueur, un autre objectif s'ajoutera et peut-être même se substituera à l'objectif primitif, c'est-à-dire que la lutte contre l'Internationale communiste et la Révolution universelle que celle-ci représente deviendra une nécessité de plus en plus impérieuse. D'ailleurs, le rôle très essentiel et très désastreux que cette Internationale joue dans le monde se fait sentir jusque dans le mécanisme, si l'on peut dire, et dans les grandes lignes de la guerre actuelle.

Si considérables que soient les avantages des Alliés au point de vue économique et bien que la supériorité de leur potentiel militaire semble incontestable, il existe un facteur qui rend leur position moins favorable qu'elle ne l'avait été en 1914, notamment l'absence de la Russie à leurs côtés. Et l'on peut même dire,

plus généralement : l'absence, dans le monde, d'une *Russie nationale*. En effet, ceux qui occupent aujourd'hui sa place se trouvent de l'autre côté de la barricade, et ils ont même réussi à porter un coup de poignard dans le dos de la Pologne agonisante, l'alliée des puissances occidentales.

On a cru, à Versailles, que la Russie nationale, alliée naturelle de la France, pouvait être remplacée par la Pologne. Cet espoir est déçu et, d'ailleurs, c'était faire preuve d'une profonde méconnaissance de la structure politique de l'Europe que de vouloir se passer d'une Russie nationale.

En fait, l'existence de cette Russie nationale, ressort essentiel de l'équilibre européen et membre irremplaçable du concert européen, était, pour l'Europe, une nécessité impérieuse.

Comte SOLTYKOFF.

Grandeur de la Suisse

Ces pages de notre éminent collaborateur et ami viennent de nous parvenir. Bien qu'écrites pour ses compatriotes par le grand écrivain et penseur suisse, leur valeur poétique, historique et humaine ne manqueront pas de les faire apprécier hautement par nos lecteurs. Quel dommage que la Belgique n'ait pas un de Reynold !...

Ce dimanche 27 août, fête de saint Amédée

La crise européenne est trop forte pour qu'elle se prolonge. Guerre ou paix? Juste le temps d'écrire cette page. A peine celui de l'imprimer.

Que dire à mes lecteurs, que dire aux Suisses en ce moment?

Politique intérieure? autant s'enfoncer le crâne dans une taupinière. Défense nationale? elle exige le silence de l'action, le silence de la résolution. Parler de nos intérêts? demain, nous serons pauvres, avec nos tables renversées. Tenir des discours patriotiques? assez de phrases! Se réfugier dans la philosophie? espaces glacés, et nous avons besoin de chaleur. Que nous reste-t-il?

Il nous reste la poésie. Elle seule tient encore dans ses mains ce que nous cherchons et ce qui nous manque : l'héroïsme et la grandeur. Elle seule peut nous rassembler et nous unir sur notre terre. Elle seule peut, soufflant la vie aux ossements desséchés, nous entourer, petit peuple, du peuple immense de nos morts ressuscités.

Car voici l'heure d'ouvrir tous les tombeaux.

* * *

Dimanche. Jour d'inquiétude. Et lundi sera peut-être un jour d'angoisse. Matin d'automne : un peu de brouillard blanc, puis un ciel tout bleu.

L'office est achevé, les cloches ont sonné, la procession est rentrée dans l'église. Les paysans ont l'autorisation de travailler : « vu les circonstances », a dit aux annonces monsieur le curé. Car la moisson n'est pas terminée.

Je ne vois autour de moi, dans la sérénité du soleil, que des choses qui durent. Une église avec le cimetière autour. Un village dont le nom évoque le champ d'un propriétaire gallo-

romain. Des arbres dont les grosses racines bossuent les chemins. Des collines, des forêts, des montagnes. Et cette haute demeure dont les fondations datent du XII^e siècle. Et je pense à tous les changements, à toutes les révolutions, à toutes les guerres, à toute l'histoire qui a passé ici, qui est passée. « Nous avons traversé les temps, ce sont des temps à traverser », répétait souvent ma mère. Elle est morte, mais elle n'est pas loin : on l'a portée de sa maison dans son église.

Que sont les mots en *isme*, les déclamations des politiciens, les programmes des partis? que sont les idéologies? Feuilles sèches, branches mortes, mauvaise herbe. Emportez dans la brouette du jardinier.

* * *

Je consulte mon calendrier.

Dimanche, vingt-sept août, fête de saint Amédée.

Un évêque portant la chape d'or sur la robe du moine; un évêque avec, autour de la mitre, l'aurole du saint.

Pas un évêque étranger : nous sommes ici, dans son diocèse.

Il se dresse, la crosse en main, devant sa ville et sa cathédrale, pour les défendre. Notre-Dame est au-dessus, dans les cieux ouverts, « plus éclatante que les astres, plus agréable que les parfums, plus élevée que les trônes, qui éclaire le monde spirituel de sa lumière ». Car il la voit, l'ayant décrite et célébrée en huit homélies latines. Il la voit le glaive dans le cœur. Il la voit tenant sur ses genoux son Fils crucifié. Elle penche sa tête de mère sur cette tête de rédempteur. Notre-Dame de Lausanne. Et le lac, c'est comme si elle avait laissé tomber sur nous son manteau bleu.

* * *

Né vers 1110 dans les Alpes du Dauphiné, Amédée de Clermont-Hauterive appartenait à ces générations de chrétiens qui avaient pour volonté collective la réforme de l'Eglise et pour idéal personnel la vie monastique. Cîteaux succédait à Cluny. Au lieu de l'isolement clunisien, l'on formait des familles de couvents maintenus dans l'esprit initial et la tradition originaire par des chapitres généraux. Ce n'était donc plus la monarchie absolue des abbés, comme sous le régime de Cluny, mais des conseils de chefs : l'équivalent religieux des assemblées qui réunissaient en armes les hommes libres pour décider de la paix ou de la guerre, et pour gérer les biens communs. Influence des croisades et de la chevalerie. Le mouvement cistercien fut un apostolat de féodaux. En 1112, Bernard de Fontaine, noble bourguignon, entra au couvent de Cîteaux avec trente gentils-hommes, parmi lesquels ses quatre frères. En 1119, le père d'Amédée suivit l'exemple de celui qui sera en 1173 saint Bernard, avec seize chevaliers et son jeune fils, après avoir été, dit un chroniqueur, « courageux à la guerre, illustre dans les armes, aimable envers les siens, terrible à ses ennemis ».

Le petit Amédée n'avait guère que neuf ans. Trop tôt pour prendre l'habit. Aussi son père l'envoya-t-il à la Cour de l'empereur Henri IV, dont il était parent. Il y demeura jusqu'à la mort du vieux souverain, abandonné de tous et qui avait dû aller à Canossa. En 1125 Bernard admit l'adolescent à Clairveaux. Il s'y distingua par une piété si grande que, plus tard, son supérieur lui confia l'abbaye de Hautecombe, en Savoie. Pauvre monastère, dans une vallée stérile, et menacé par des voisins rapaces. « S'ils nous enlèvent les biens temporels, ils ne peuvent nous priver des biens éternels » : telle fut la réponse d'Amédée.

En 1144 on vint le chercher pour être évêque de Lausanne. Il refusa. Il fallut un ordre de Rome. Il obéit. Il fut sacré le 21 janvier 1145.

Dans ces temps difficiles, Amédée fut le *defensor civitatis*. Il se préoccupa de la terre : il fit défricher par les moines de Hautecret et de Montheron le Dézaley, et il y fit planter la vigne. Il eut à lutter durement contre les ingérences et les violences

des grands dynastes, contre le baron d'Aubonne, le comte de Genevois, contre le duc de Zähringen. Il fut frappé, blessé; il dut s'exiler, s'enfuir nu-pieds. Mais il tint bon, et il revint. Vers 1155 il écrivait à ses diocésains : « Absent de corps, présent de cœur, ma dilection pour vous ne cesse de m'émouvoir. Je désire être en péril pour votre liberté. Ce qui est lourd, je le trouverai léger, ce qui est âpre, plan, et court ce qui est long, si enfin, avec l'assentiment de Dieu auteur de la paix, on nous rend une liberté honorable et une paix tranquille. » Et l'évêque ajoutait : « Plus amer que la mort me serait de souffrir le clergé dans les liens, les citoyens dans la honte, le peuple dans la ruine, et de voir détruit le fondement de la cité lausannoise. » Son premier acte avait été de faire mettre sur parchemin les coutumes de Lausanne afin de les confirmer : « A cause de ces services et des autres, le seigneur évêque doit défendre les bourgeois et leurs biens par le glaive tant matériel que spirituel. » Telle est l'origine de ces libertés qui s'amplifièrent en une véritable constitution : les cent soixante-douze articles du *Plaiet général*, juré en 1368.

Amédée mourut un vingt-sept août, comme aujourd'hui, 1158 ou 1159. Il fut enseveli dans la cathédrale de Lausanne. On l'a retrouvé tout entier dans son tombeau. Au moins, celui-là, nous l'avons : il n'est pas un mythe, comme tant d'autres.

* * *

Saint Amédée, protégez votre ville et votre diocèse. Protégez les du lac, en montant par les vignes, jusqu'à ces collines et à ces forêts.

La vue de Cressier

Cet après-midi — soleil, chaleur, un orage se forme pour la nuit — cet après-midi, j'ai gagné mon poste d'attente : l'angle occidental de la forêt.

A cet angle, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, se trouvait un signal à feu. Il est marqué sur le plan, à l'encre et à l'aquarelle, de la seigneurie en 1691. Son emplacement est, entre les hêtres et les sapins qui ont poussé, visible encore.

Son origine nous entraîne au fond de la préhistoire. Aux mêmes lieux élevés se sont succédé, d'âge en âge, les veilleurs des peuples et des races, des empires et des cités.

(Sur un bas-relief de la Colonne trajane il y a l'image détaillée d'un signal à feu.)

Debout à cette lisière, je m'annonce présent à tout le passé, je reprends la consigne qui, depuis plus de deux mille ans, s'est transmise sur cette motte du Ligure à l'Helvétie, de l'Helvétie au Romain, du Romain au barbare, du barbare au féodal et du féodal au Bernois : Gardien, que vois-tu dans le jour? veilleur, qu'entends-tu dans la nuit?

Et je réponds, cet après-midi : je vois un orage qui se forme pour la nuit.

* * *

En dialecte alémanique, un signal à feu, c'est un *Chuchzen*. Je suis sur la « petite montagne du signal », le *Chuchzenbaergli*. D'où le nom de Coussiberlé que porte le hameau du bas : grande ferme au toit rouge dans la verdure jaune des noyers, quelques maisons basses le long de la charrière qui descend.

Dès le XV^e siècle, la Ville et République de Berne avait organisé, d'une borne à l'autre de son domaine, tout un réseau de *Chuchzen*. Au XVIII^e on en comptait cent cinquante-six, du Rhin jusqu'au Léman. Il incombait aux paroisses de les entretenir. Un bûcher, une ou deux meules de paille humide, pour avoir, de nuit, une colonne de flamme, de jour une colonne de fumée. De la résine allumée dans une petite marmite suspendue à une potence : feu réglementaire, certifiant que les veilleurs sont à leur poste. En trois ou quatre heures tout le pays est alarmé : suivant où le premier feu s'allume, on sait dans quelle direction

l'ennemi s'avance. En trois ou quatre heures, tous les hommes sont prêts à entrer en campagne.

Le centre du réseau, c'était le Gurten, la hauteur qui domine Berne. De mon angle forestier, je le vois tout entier, un peu en avant des collines qui bordent la rive droite de l'Aar. Il ressemble à un socle, et je regarde s'il se dresse à son sommet une colonne de fumée. Car je sais que tout autour de ce pays tourne un danger.

* * *

De mon angle forestier je vois le pays tout entier. Je vois ma terre et ma maison. Ce que j'ai d'abord à défendre, ma raison primordiale de vivre et de mourir.

Ma terre sous mes pieds et ma demeure en contre-bas, car la colline de Cressier s'achève en un plateau qui se creuse et se relève jusqu'à la lisière de la forêt. C'est pourquoi je ne trouve plus haut que mon toit, plus haut que ma tour, plus haut que mes chênes, mes cinq chênes noir-vert, comme de bronze, entre deux prés ensoleillés.

Racines de mes chênes, racines de mon être, vous puisez votre sève dans les os sacrés des morts. Les saisons qui passent ne font choir de vous que des feuilles. Les tempêtes qui soufflent ne vous arrachent que des rameaux.

* * *

Je vois mon village et mon église. Pas tout le village, car les maisons prennent leur souffle dans la vallée, et puis elles se mettent à grimper : seulement celles du haut, celles du Borny et du Moos, des toits bruns et des toits roses. Pas toute l'église, car elle est sous le mur du château : seulement le clocher avec sa bulbe aux écailles rouillées, sa bulbe que la lumière caresse comme une douce main qui tiendrait un fruit.

Cressier : petite paroisse, petite commune. Pas même quatre cents âmes, environ septante feux. Mais le village est plus vieux que la Suisse; il conserve dans son nom celui de Criscius, le Gallo-Romain qui eut sur cette colline le premier foyer et le premier champ. Mais il fait un peuple avec ses morts : le cimetière autour de l'église; autour du cimetière, les maisons; quand je travaille dans la mienne, je lève les yeux et, sous le porche, je vois les dalles de mes parents. Mais il est une personne que son isolement définit et protège : Cressier est de langue française; dans tous les autres villages, on parle allemand; Cressier est de religion catholique; dans presque tous les autres villages on est protestant. Alors, il est concentré sur ses croyances et son patois, ses traditions et ses coutumes. Il a ses armoiries, sa bannière : un cheval blanc, tout harnaché, un lourd cheval de dragon ou de chevalier. Ainsi, dans mon village, la patrie et la société commencent. Elles y gardent leur sens primitif : les pères et les compagnons. Cultiver ensemble le même sol, manger le même pain, se réunir au même lieu, discuter les mêmes intérêts, partir sous le même fanion, avec les mêmes armes — et rejoindre les pères dans la même terre lorsque la nuit de cette génération sera venue.

* * *

Je vois mon canton, ma république. Comme une carte déployée, comme un parchemin déroulé, un parchemin avec des portées de musique, des notes carrées de grégorien.

Lignes parallèles, et l'on a envie de chanter le Ranz ou le Salve. Lignes parallèles, sinuant, de l'Orient à l'Occident, et s'abaissant, les unes au-dessous des autres, des montagnes aux lacs, du bord du ciel au bord de l'eau.

Lignes parallèles dans la lumière déjà un peu rose, car cet après-midi s'incline avec lenteur vers la vèprée.

Les montagnes calcaires, dont la chaîne est si légère dans la lumière que l'on dirait d'une écharpe de soie.

Les préalpes bleues, translucides comme un collier de cristal.

Les hautes collines forestières, transparentes comme une dentelle.

Les basses collines agricoles, album d'images pour les enfants : vertes en plein soleil, avec tous les détails; les bois, les bosquets, les arbres; les toits rouges, les murs blancs, les fenêtres d'argent; les carrés ocre des avoines, les morceaux lilas des premiers labours; et des chemins dans tous les sens, et des passants sur les chemins.

La dernière ligne : j'y apparais comme un petit point qui bouge. Sur l'autre versant, la forêt descend, la forêt s'arrête. Et voici la vigne sur les douces pentes allongées vers les eaux. Les eaux du lac, les eaux grises et claires : elles reflètent à moitié la terre, à moitié le ciel.

Patrie. Ce nom d'abord au pays de Fribourg, le titre de compatriotes d'abord aux Fribourgeois. Mon premier drapeau est celui aux flammes noires et blanches. Ma première histoire est celle de ce canton. Mon premier désir, son indépendance. Ma première volonté, lui d'abord servi. Fribourg, Fribourg : coup de canon sur les remparts, répercuté par les falaises de la Sarine. Et je saurais mourir pour lui tout seul, comme on savait mourir, autrefois, pour le royaume et pour le roi.

* * *

Je vois toute la Suisse, toute l'Alliance.

Son symbole : au-dessus de mon village, au-dessus de ma demeure, les grands glaciers de l'Oberland. Dans l'azur que le soleil lave, dans l'azur pur de tous nuages, dans l'azur couleur du silence, ils sont immobiles. Roses avec des ombres bleues et les sommets d'or, lointains et proches comme des esprits, ils ont les formes immuables, définitives, de l'éternel et du total. Ils sont une pensée, un ordre, une foi.

De ce corps immaculé, incréé, spirituel, deux longues ailes d'Alpes se détachent, s'ouvrent, s'étendent et s'incurvent en arrière, l'une vers l'Orient, l'autre vers l'Occident. Leurs extrémités se perdent, à l'Orient, dans l'ombre mauve du soir, dans la lumière dorée du soir, à l'Occident.

En cette journée où la chaleur de l'été se diffuse dans la luminosité de l'automne, la sécheresse et la transparence de l'air ouvrent à la vue l'infini. Toutes les montagnes se rapprochent comme si elles avaient fait ensemble un pas vers ce village, vers cette colline, vers ce bois. Tous les détails se révèlent avec la netteté que prennent, sous la loupe, les pièces imperceptibles d'une montre : signe d'orage. Dans les échancrures de la chaîne, des faites surgissent comme des pointes d'acier. Et, de l'Occident latin jusqu'au fond de l'Orient germanique, je nomme ces faites, ces Alpes, j'appelle à moi les hommes de leurs pâturages et de leurs vallées. La Gruyère devant, le Valais derrière; le Simmental éleveur de chevaux, l'Oberland sculpteur de bois, Lucerne sous son Pilate, les Waldstaetten sous leur Urirotstock et leur Titlis; Glaris sous son Tœdi, Appenzel autour de son Saentis; enfin, cette Rétie alpestre qui, à l'extrême limite de l'horizon, dresse la cime presque imperceptible de la Scesaplana, comme un fétu dépasse le sillon moissonné.

Devant cette chaîne d'Alpes, le premier anneau rivé à la Méditerranée, le dernier rivé au Danube, s'élargit une vallée remplie de collines et de forêts. Elle baigne toute bleue dans une buée de chaleur où tremble la poussière dorée des moissons faites. Notre langage impropre la nomme le Plateau. Il est posé au pied des Alpes à la fois menaçantes et protectrices, comme, aux pieds de divinités taillées dans le granit et la glace, une offrande votive de branches, de fleurs, de pommes, de raisins et d'épis. Et je comprends pourquoi toute notre richesse, toute notre civilisation est rangée par cités et pays dans cette longue et lourde corbeille; pourquoi, si une nation peut se former dans les montagnes, elle ne saurait y demeurer; pourquoi il faut qu'elle descende vers les villes-marchés, vers les plaines nourricières et vers la mer qui ouvre l'espace et la pensée.

Mais voici qu'au-dessus de ma tête un frisson de fraîcheur fait frémir les feuilles des hêtres. L'ardoise violette d'une nuée se pose rectangulaire derrière les glaciers soudain livides comme des morts roidis dans leur linceul. Contraste d'ombre et de lumière. L'Occident est un foyer de cuivre et d'or, incandescent dans le silence, comme si, au delà de la terre ronde, le feu du ciel détruisait un monde coupable et inconnu. L'orage se prépare, l'orage va venir. Il gronde. Mais non : un char de blé sur le chemin.

J'éprouve le besoin d'un paysage qui me rassure. Je me détourne des Alpes et cherche le Jura. Je le vois surgir dans la lumière de l'Occident, si lumineux lui-même qu'il en est transparent comme du verre, puis il devient de la couleur des violettes. Puis il devient de la couleur des pervenches. Puis il devient couleur de cendre. Enfin, il se perd dans la nuit. Longue ligne qui ondule doucement, flot calme et régulier d'un fleuve. Longue ligne harmonieuse comme un hexamètre bien rythmé. Et je le compare encore à un arc bien tendu, un arc dont les Alpes seraient la corde.

Alors, je comprends ce qu'est la terre de Suisse : le lieu où les Alpes, le Plateau et le Jura se rejoignent et se resserrent pour, de nouveau, se séparer; le petit espace de liberté qu'ils forment et délimitent, pour qu'un seul peuple y puisse respirer.

Le peuple des Confédérés, l'Alliance des vingt-cinq patries, le faisceau : *Unitas firmat, dispersum fragile*, disait la sagesse de nos pères. Vingt-quatre patries autour de la mienne pour la défendre et la soutenir, et ma patrie en armes pour les défendre et soutenir. Car il ne s'agit point de se mêler, il s'agit de s'ordonner; il ne s'agit pas de se confondre, il s'agit de se distinguer; il ne s'agit pas de se comprendre, il s'agit de s'entendre. Et le nœud de fer qui lie le faisceau est une parole donnée la main levée devant la croix, un serment prononcé devant Dieu, afin que, s'il plaît à Dieu, jusqu'à la fin des temps, la Suisse dure.

* * *

De mon angle, de mon signal, je vois l'Europe.

Avant l'orage qui va éclater, avant la nuit qui va tomber, je découvre des pays étrangers, je distingue des montagnes étrangères. La Savoie et le Dauphiné. Le Mont-Blanc qui ressemble à une tente, avec ses deux versants, celui d'Italie et celui de France. Au flanc du Jura, le « trou de Bourgogne », porte entre-lâillée d'où tombe un rayon de lampe. Entre le Jura qui s'abaisse et la colline au-dessus de Laupen, un petit segment de la Forêt-Noire, juste pour me remémorer que nous sommes ici en pays rhénan, que la Bibera, ce ruisseau, coule vers la Sarine, cette rivière, que là-bas la Sarine se jette dans l'Aar, cette plus grosse et rapide rivière, et que, plus loin encore, l'Aar va rejoindre le Père Rhin, ce fleuve qui sourd de ces montagnes et roule de cité en cité vers la mer.

L'Europe, espace de ta pensée, car ta maison, et ton village, et ta patrie, et même l'Alliance ont trop d'étroitesse pour la contenir. Ils sont au milieu de l'Europe comme ta colline est au milieu du pays. Et voici que ta pensée est tombée dans la vie comme une pierre dans un étang : elle a engendré des cercles concentriques, et l'âge est venu pour toi de vivre dans le dernier, celui qui entoure tous les autres et qui doit maintenant s'élargir jusqu'au bord de l'infini.

* * *

Gardien du signal, veilleur du jour et de la nuit, ne va point l'oublier; tu es sur un passage, Ce pays n'est qu'une marche : ne va point l'oublier. Mais il est un centre, il est le cœur de l'Europe, de l'Occident : ne va point l'oublier et t'endormir. Tu es sur un nœud de racines, là où les langues se rejoignent. Tu es sur une source, là où les eaux se séparent. Ne va point l'oublier et t'éloigner, laissant tes armes et ton feu. Ta consigne,

est d'être debout devant ton feu, entre la source et les racines debout avec tes armes, enfoncé comme ces arbres dans la terre avec tes chaussures de fer. Ta consigne est de voir plus loin que les autres, avant les autres. Ta consigne est d'allumer le feu pour que les autres prennent à temps leurs armes et leurs bannières, se dirigent à temps d'après ton feu.

Gardien de ton foyer, de tes tombeaux, de ton domaine; gardien de ton village et de ta cité; gardien de ta patrie, gardien de l'Alliance, gardien de l'Occident, gardien de la croix et de la foi, gardien du passé et de l'avenir,

tu es celui qui ne doit jamais laisser le feu s'éteindre.

Cressier-sur-Morat, du 29 août au 2 septembre 1939,
jour de la mobilisation de guerre.

GONZAGUE DE REYNOLD.
Professeur à l'Université de Fribourg,
Membre suisse de la Commission
de coopération intellectuelle de la S. D.

LECTURES

Livres — Revues — Journaux

LE SOLDAT CONTRE LA GUERRE

Il est devenu d'une brûlante actualité l'article que le remarquable historien de l'armée allemande d'après-guerre, M. Benoist-Méchin, consacrait, en février dernier, dans la Revue de Paris, à ce qu'un confrère a appelé : « le vrai visage de la guerre ». Nos lecteurs nous sauront gré de le reproduire ici :

I

Le 1^{er} février 1793 la République française « se déclarait en état de guerre » avec le roi George III d'Angleterre et le stathouder des Provinces-Unies, derrière lesquels allaient se grouper bientôt les forces coalisées de l'Espagne, de l'Autriche et de la Prusse. Le 2 février, le député girondin Brissot, montant à la tribune de la Convention, proclamait d'une voix tonnante : « Citoyens ! Il ne faut pas vous dissimuler les dangers de cette nouvelle guerre. C'est l'Europe entière, ou plutôt ce sont tous les tyrans de l'Europe que vous avez maintenant à combattre et sur terre et sur mer... Il faut que la grande famille des Français ne soit plus qu'une armée, que la France ne soit plus qu'un camp où l'on ne parle que de guerre, où tout tend à la guerre, où tous les travaux n'aient pour objet que la guerre. » Le 30 mai la Convention votait un premier décret promulguant « la réquisition de tous les citoyens en état de porter les armes ». Le 23 août ce principe était étendu à toutes les forces morales et matérielles du pays. Forcée dans l'exaltation tumultueuse des grandes assemblées révolutionnaires, la nation armée, cette fille naturelle de la démocratie, allait se dresser d'un seul coup, vêtue de hailons glorieux et le visage noirci par la poudre. Le principe de la « levée en masse » était lancé dans le monde, et cette « commotion simultanée », comme la définissait très justement Barrère, allait bouleverser de fond en comble la physionomie du continent.

Jusqu'à-là, l'Europe avait offert le tableau d'une étendue à moitié vide, où se rencontraient de loin en loin de petites armées de métier. A partir de ce moment la situation se modifia du tout au tout. Comme si un barrage invisible s'était brusquement rompu, des masses humaines toujours plus compactes firent irruption sur les champs de bataille. Le continent fut littéralement submergé par les armées. Ce fut une invasion verticale, progressive et continue, dont le rythme alla sans cesse en s'accé-

lérant. De campagne en campagne, puis d'année en année, on vit se gonfler les effectifs, se multiplier les unités et s'affronter des armées de plus en plus gigantesques.

Stimulées par les progrès de la technique et effrayées par l'exemple de leurs voisins, les nations se réfugient derrière une carapace toujours plus épaisse de béton et d'acier. Les frontières se hérissent de casemates blindées, de bouches à feu et de fil de fer barbelé. C'est une course effrénée qui semble ne devoir prendre fin que lorsqu'elle aura absorbé la totalité des forces humaines.

Car les armées modernes ne dévorent pas seulement des couches de plus en plus nombreuses de la population. Elles s'annexent peu à peu toutes les formes de l'activité sociale. Des industries gigantesques ont jailli du sol, entièrement consacrées à la défense nationale. D'innombrables usines qui travaillaient jusqu'ici aux besoins de la paix se trouvent entraînées dans les fabrications de guerre. Comme au temps de l'Exode, d'immenses masses humaines se trouvent déplacées du jour au lendemain, selon les besoins de la stratégie. La préparation de la guerre s'est installée à demeure au cœur même de la paix. Bientôt l'on ne pourra plus parler de populations *civiles*. Notre civilisation tout entière est devenue une civilisation *armée*.

Après avoir établi sa domination sur les corps, la guerre cherche à s'asservir les instincts, les pensées et les âmes. « La guerre, lit-on dans un numéro de la *Deutsche Wehr*, réclame tout du citoyen : non seulement son activité externe, mais jusqu'à ses pensées et ses réflexes les plus intimes. L'idée morale du « service » doit tout dominer. Et la guerre ne devra pas être, pour le fonctionnaire de la société nouvelle, une simple occupation. L'idée de guerre devra le remplir entièrement et être sa préoccupation constante et exclusive. »

Quant au déroulement technique des opérations, celui-ci ne connaîtra plus aucune limitation d'aucune sorte. « Aujourd'hui, écrit Ludendorff, le champ de bataille, au sens propre du mot, s'étendra sur la totalité des territoires peuplés de belligérants. La population civile, comme les armées, subira l'action directe de la guerre : quoique échelonnée dans chacune de ses parties, elle aura à souffrir de ses moyens indirects, matériels et moraux, du blocus, de la faim et de la propagande ennemie, tout comme naguère les habitants des places fortes assiégées, que l'épuisement et la misère obligeaient à capituler. La guerre totale ne vise donc pas seulement l'armée, mais aussi les peuples. C'est une vérité inexorable, et tous les moyens de combat imaginables seront mis à sa disposition (1). »

II

Cependant, parallèlement à la montée vertigineuse des armements, l'on voit poindre et grandir un second phénomène qui offre avec le premier un contraste saisissant. D'abord sourde et hésitante, puis toujours plus distincte et vigoureuse, une clameur s'élève, s'enfle et finit par dominer le fracas assourdissant des armes : c'est un immense cri d'angoisse et de réprobation, une révolte instinctive et passionnée contre la guerre.

Celle-ci se déroulait jadis en marge de la nation. Sauf pendant les périodes de siège et les pillages, les populations civiles pouvaient vaquer à leurs travaux, sans s'inquiéter outre mesure de la marche des opérations. « Quand le roi a perdu une campagne, écrit Maupertuis à propos de la Cour de Frédéric II, le premier devoir de ses sujets est de feindre de l'ignorer. » Que voyait-on à Schönbrunn, à Versailles où à l'Escurial des scènes qui ensanglantaient les champs de bataille ? Les nouvelles de la guerre n'y parvenaient que par intermittences, masquées par l'écran multicolore des trophées et des drapeaux

conquis. C'est seulement à partir du moment où les nations se trouvèrent de plus en plus directement engagées dans les hostilités que l'opinion publique commença à s'émouvoir et que les peuples ressentirent dans leur propre chair la souffrance de leurs enfants.

Ce sentiment prit corps graduellement dans le courant du XIX^e siècle. Il commença à se cristalliser vers 1848, non dans le cœur de la foule, mais dans les écrits des poètes et de certains hommes politiques libéraux. Puis, au fur et à mesure que grandirent les exigences de la guerre et que les armées mirent en branle des fractions de plus en plus importantes de la population, il gagna du terrain, pénétra dans les esprits et finit par s'imposer aux masses épouvantées.

L'horreur de la guerre a crû en proportion directe de l'extension des armements. Un homme qui fut mobilisé récemment, et qui avait déjà combattu brillamment en 1918, disait à son retour de la ligne Maginot : « Ce qui m'a le plus surpris, au cours de ces journées, c'a été de voir combien il est difficile de faire tenir deux fois une pareille expérience dans une même vie. »

Aujourd'hui l'horreur de la guerre est devenue si forte et le désir de paix est si profondément enraciné dans les consciences que tous les hommes d'Etat sont obligés d'en tenir compte, à quelque pays qu'ils appartiennent. Aussi interprètent-ils les charges toujours plus lourdes qu'ils imposent à leur nation comme le seul moyen d'assurer leur sécurité, c'est-à-dire en définitive comme une contribution au maintien de la paix.

Sans doute, l'histoire fourmille-t-elle de déclarations semblables, et l'on ne voit pas qu'elles aient mis un terme aux effusions de sang. Mais nous assistons, de nos jours, à un phénomène sans précédent dans le passé. Car ce ne sont plus seulement les poètes ou les dirigeants civils qui dénoncent les dangers d'une nouvelle conflagration. Les chefs militaires eux-mêmes, ceux qui ont la conscience la plus aiguë de leurs responsabilités, affirment que « la guerre devrait disparaître en tant que moyen de règlement des litiges internationaux ».

Ce point de vue nous est attesté par d'innombrables témoignages. Qu'il suffise d'en détacher trois, mais essentiels, car ils émanent de trois hommes dont nul ne contestera l'ardent patriotisme et qui ont consacré au service de leurs pays respectifs toute leur intelligence et leur énergie de soldats.

Le 5 mai 1921, tenant en main l'épée que l'Empereur portait à Austerlitz, le maréchal Foch terminait par ces paroles, d'une inspiration élevée, le discours prononcé dans la chapelle des Invalides pour commémorer le centenaire de la mort de Napoléon :

Il (l'Empereur) monte l'art de la guerre au-dessus des hauteurs connues, mais cet art va l'emporter lui-même aux régions du vertige. Identifiant la grandeur du pays avec la sienne propre, c'est par les armes qu'il voudra régler le sort des nations, comme si l'on pouvait faire sortir le bonheur de son peuple d'une suite désormais nécessaire de victoires. Comme si ce peuple pouvait vivre de gloire et non de travail. Comme si les nations battues, atteintes dans leur indépendance, ne devaient pas se lever un jour pour la reconquérir, mettre un terme au régime en vigueur et présenter des armées bientôt fortes par le nombre et invincibles par l'ardeur que donne le droit outragé. Comme si, dans un monde civilisé, la morale ne devait pas avoir raison d'une puissance faite uniquement de la force, aussi géniale soit-elle.

Décidément, le devoir reste commun à tous ; au-dessus des armées à commander victorieusement, c'est son bonheur à servir pour le pays tel qu'il l'entend ; c'est la justice à respecter partout ; au-dessus de la guerre, il y a la paix.

Le 9 mars 1936 le colonel-général von Blomberg, ministre de la Guerre du Reich, célébrait au Reichstag en termes non moins

(1) ERICH LUDENDORFF, *La Guerre totale*, pp. 11-12.

éloquentes la mémoire des soldats allemands tombés au champ d'honneur :

Le monde, disait-il, ne doit jamais oublier les souffrances de la Grande Guerre. Le devoir qui nous incombe, à nous autres anciens combattants du front, est de transmettre aux générations futures l'image véridique de la guerre. Que la jeunesse se garde avant tout du faux romantisme de la guerre fraîche et joyeuse. Il n'y a eu ni avant, ni depuis 1914, aucun conflit qui puisse se comparer à l'enfer d'une guerre de matériel moderne. Nous consentons à voir dans la guerre la force qui éveille toutes les passions humaines, les meilleures comme les pires; nous voulons bien la considérer comme le levier qui a mû et façonné six mille ans d'histoire; mais nous savons aussi que la guerre actuelle anéantit l'élite et la force vitale des peuples sans apporter aucun profit au vainqueur ni au vaincu. Vingt ans se sont bientôt écoulés depuis la plus grande de toutes les guerres, et chaque jour et chaque heure les peuples souffrent encore de ses conséquences. Gardons-nous aussi de cette fausse conception qui consiste à voir un héros dans chaque combattant. Bien que l'héroïsme exemplaire d'une petite minorité d'entre eux continue à illuminer l'avenir, ceux qui combattirent n'étaient pourtant que des hommes, avec leurs faiblesses et leurs défauts. Ils ne pouvaient pas tous être des héros, bien que la grande majorité d'entre eux ait accompli loyalement son devoir.

L'Allemagne nouvelle souhaite et désire, elle aussi, que la guerre disparaisse en tant qu'instrument de la politique et élément faon- neur du destin des peuples. Mais elle ne disparaîtra que lorsque les causes mêmes de la guerre auront été éliminées.

Enfin, le 23 avril 1938, le maréchal Pétain reprenait le même thème devant le catafalque du colonel Picot, autour duquel

était massée une délégation de mutilés de guerre aux visages affreusement labourés par les grenades et les éclats d'obus :

Certes, affirmait-il, la guerre est un redoutable fléau qu'il faut s'efforcer d'épargner à son pays. C'est bien de le dire aux jeunes gens; mais il faut affirmer en même temps que le seul moyen digne d'eux et de nous pour l'écartier, c'est d'être forts et de ne craindre ni le danger ni la souffrance.

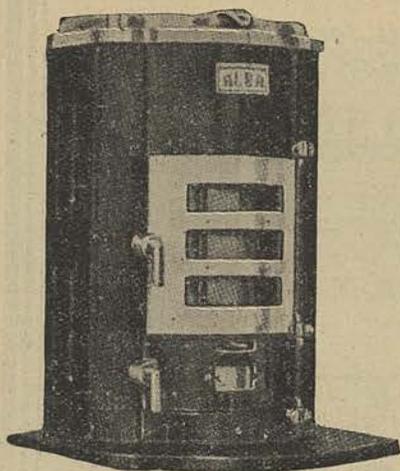
Peut-on ne pas être frappé par la gravité réfléchie qui se dégage de ces discours? Peut-on rester insensible au contraste qui s'y révèle entre la pondération de ces chefs militaires et l'ampleur des moyens de destruction mis à leur disposition? Ils ont commandé des armées plus nombreuses que celles de Xerxès et de Napoléon; ils disposent d'armes plus puissantes que n'en connût jamais l'histoire. Pourtant, loin d'être grisés par un pouvoir aussi exorbitant, ces trois maréchaux s'accordent pour déclarer que « la guerre est un fléau qu'il faut épargner à son pays ». Sans doute le savions-nous déjà. Mais cette affirmation prend dans leur bouche une autorité particulière. Qu'est-ce donc qui les incite à employer un langage si éloigné des « superbes rodomontades » dont Blaise de Montluc disait qu'elles étaient « le parler naturel des grands capitaines »?

C'est d'abord que la conduite de la guerre moderne nécessite un armement si considérable, et cet armement dévore une telle quantité de matières premières et de munitions (sans parler de vies humaines), que le pays qui a recours aux armes ne peut en sortir que ruiné. C'est ensuite qu'aux dommages causés par la conduite de la guerre viennent s'ajouter les ravages dus à la guerre elle-même, ravages d'une grandeur telle qu'aucune victoire ne serait capable de les compenser.

Quelques indications techniques nous permettront de préciser cette pensée. (A suivre.)

Foyers à feu continu **ALBA**

Toutes pièces détachées en fonte pour la



POÊLERIE
et la petite
mécanique en général

Nickelage
Chromage
Émaillage

Les Fonderies Lallemand

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE
EVERE - lez - Bruxelles

Tél. 15.73.33

Tél. 15.05.99

Merceries — Bonneteries — Lingeries

Mercerie Franz LEFEVRE

4, rue du Beffroi (ancienne rue Gendarmerie).
CHARLEROI

Seul Spécialiste-Grossiste de la région

Tél 104.61

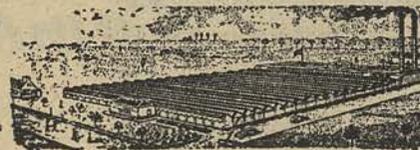
C. ch. post. 2712.60

Bas chaussettes, sous-vêtements, tabliers, draps de lit,
pull-overs, laines, cotons, essuie-mains, etc.

Manufacture de Tissus pure laine et laine peignée

Tissage COGETEX s.a.

Tél. :
17.42.22



C. Ch. P. :
3538.78

Nouveautés. — Fantaisies en tous genres

Bur. et Mag. :
36, bl. Baudouin, BRUXELLES

Usines :
A COURTRAI



DERNIERE NOUVEAUTE !



"DES RIDEAUX GARANTIS
SOUS TOUS LES RAPPORTS?"
... impossible!

"C'EST POURTANT VRAI, MADAME!
TOUS LES NOUVEAUX TISSUS
D'AMEUBLEMENT TOOTAL SONT
FORMELLEMENT GARANTIS!"



Invitation :

Voilà en vérité une nouvelle extraordinaire !
Tootal, les plus importants fabricants de tissus
du monde entier, lancent sur le marché une
gamme complète de *superbes tissus d'ameu-
blement* qu'un nouveau procédé de fabrication
permet de garantir *sous tous les rapports* !

Vous êtes cordialement invitée à venir examiner
- sans le moindre engagement - notre magni-
fique collection dans notre salle d'exposition,
18, Avenue de la Toison d'Or, Bruxelles.

★

Voilà qui est formel !

GARANTIE
TOOTAL

TOUS LES TISSUS PORTANT LA MARQUE TOOTAL
SUR LA LISIÈRE SONT GARANTIS DE VAUT DONNER
SATISFACTION POUR TOUTE FAUTE IMPUTABLE A
NOS TISSUS NOUS NOUS ENGAGEONS AU REMPLA-
CEMENT OU AU REMBOURSEMENT, EXIGEZ LA
MARQUE TOOTAL SUR LA LISIÈRE. TOUTE RECLA-
MATION DOIT ÊTRE ADRESSÉE A VOTRE FOURNISSEUR.

TOOTAL

Article :

Exigez ce bon de garantie avec tout
achat d'un tissu Tootal.

Tissus d'ameublement **TOOTAL**

IMPRIMES * BROCARTS * VOILES * FILETS * CHINTZ * ETC.



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre climat exige des vêtements chauds. La chaleur de la laine est la plus saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE

POÊLES GODIN

R. RABAUX & C^{ie}

158, Quai des Usines, BRUXELLES
et à Guise (Aisne) France

EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAE

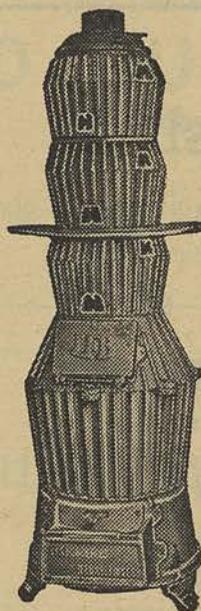
POUR LE CHAUFFAGE RATIONNEL DES ÉGLISES, ÉCOLES, PENSIONNATS, etc.,

rien ne surpasse les poêles

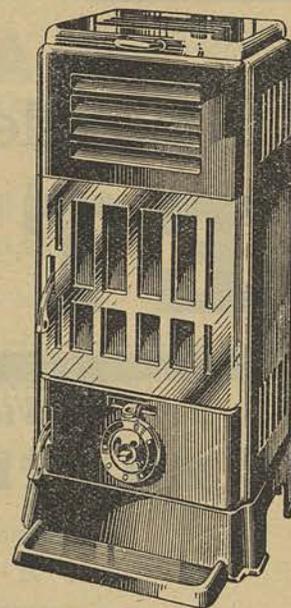
« L. F. B. 236-3 »

et

« GRANUM »



L. F. B. 236-3



Granum 1668

Grande capacité de chauffe - Consommation réduite au minimum

Les Fonderies Bruxelloises

Société anonyme

HAREN-lez-BRUXELLES

Une réalisation
merveilleuse des

FONDERIES DU LION

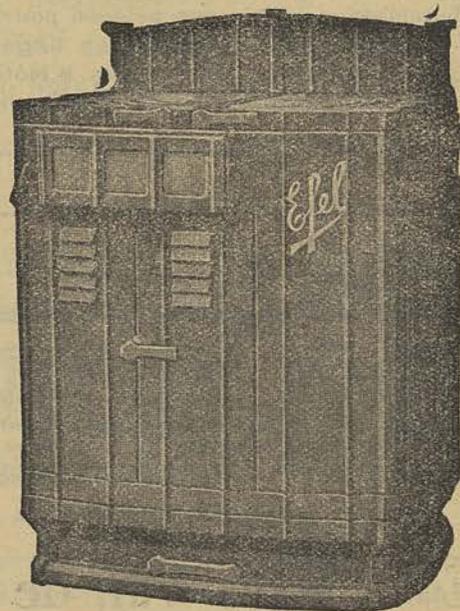
FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



- Poêles Parisiens
- Poêles Flamands
- Poêles Crapauds
- Poêles Triangulaires
- Cuisinières
- Poêles Buffet
- Foyers
- Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre

Chocolaterie — Confiserie

FINE

Nouvelles Usines

ETNA

217, rue Victor Rauter
BRUXELLES

Téléphone 21.61.19

Fabrique de Massepain

Cafés crus

WUYTS & INSTALLÉ

IMPORTATION
EXPORTATION
CONSIGNATION

Retraitement des Cafés du Congo

Rue des Aveugles, 20, ANVERS

Téléphone :
378.65 (4 lignes)

Reg. Com. :
Anvers 862

Adresse télégr. :
WINSTALLE

BON AROME

MAZA

Cafés extras

V^o JEAN WELTER & Fils

Usines et Bureaux :

155-159, rue de Plainevaux — SERAING

Tél. Liège 302.11

LA BLANCHISSERIE NATIONALE

ÉTABLISSEMENT MODÈLE

90, avenue Adolphe Buyl — IXELLES

Téléphone : 48.95.39

Vastes installations pour blanchissage de tous linges
Blanchissage à l'air sur pelouse pour linges de corps
— Département spécial pour linge de famille —
Service journalier pour linges d'Hôtels, Restaurants
— Coiffeurs, Instituts, Pensionnats, etc. —

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55
Tél. 342.53

Registre du commerce
N° 1551

C. G. Postaux
1329.87

Adr. télégr. : Munar-Anvers

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, CITRONS, POMMES,
BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. —
TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE
POISSONS.

Prix courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

Pudding Powders "Deliss"

Goût : Vanille, Chocolat, Amande, etc., pour Crèmes
et Pâtisseries.

DÉJEUNER-DELISSINE INSTANTANÉ —

fortifiant spécialement recommandé aux enfants, convalescents
et personnes surmenées.

QUALITÉ SUPÉRIEURE. — PRIX TRÈS INTÉRESSANTS

Demandez ÉCHANTILLONS et TARIF

Établ. Marc Van de Castele

à HÉRINNES-LEZ-PECQ (Hainaut) Téléphone : Pecq 212

Spécialité de Beurre des meilleures Laiteries

Lards et Jambons des Flandres

GROS

Salaisons de 1^{er} choix

GRCS

R. Tilburck - De Brauwer

147, chaussée Saint-Pierre, 147

Etterbeek-Bruxelles

Tél. 33.53.90

Jos. FIERENS

Kloosterstraat, 1 ANTWERPEN

Ruwe koffie

Rijst

Meelwaren

Specerijen

Rechtstreeksche invoer

Cafés crus

Riz

Féculents

Épices

*Importation directe
Meilleures conditions*

DISTILLERIE D'ESSENCES DE FRUITS

Colorants inoffensifs - Importation de gomme
du Soudan - Toutes matières premières
pour Confiseries et Limonaderies

CO-DU-SA

Société Anonyme

Comptoir du Soudan

385, rue des Palais — Outre-Ponts — BRUXELLES

Téléphone : 26.27.15

“ LE BON CAFÉ ”

Société Anonyme

CAFÉS CRUS

IMPORTATION DIRECTE

44, Meir, ANVERS

Téléphone :
281.48

Adresse télégraphique :
Boncafé-Anvers

Comptoir Commercial
Louis Van Reeth, S. A.

22-24, rue Vénus

ANVERS

CAFES CRUS — MIELS

Tél. 399.53

Consignation de Cafés du Congo Belge

Maison BELLEFROID Frères

FONDÉE EN 1750

VICTOR de BELLEFROID. Successeur

24, RUE DE LA GOFFE, LIÈGE

Compte chèques postaux 342.455
Registre du commerce LIÈGE 398

Téléphones : Bureaux : 115.79
Privé : 283.46
Sart : 110

Albert DE WINTER

38, Longue rue Sainte-Anne — ANVERS

Téléphone : 269.26

Adr. télégr. : Winterbert

Cafés Crus

IMPORTATION
DES PAYS D'ORIGINE

NOTAMMENT

du Brésil, de Haïti, de Java,

du Congo belge, des Indes orientales

Réclamez à votre fournisseur
le beurre Sainte - Anne
PASTEURISÉ ET CONTROLÉ

ou écrivez à la

Laiterie Sainte - Anne

Soc. Coop.

Tél. 9 Chimay

Forges-lez-Chimay

La plus grosse production belge - 650,000 k. de beurre par an

LAIT BATTU SÉCHÉ POUR LES POUSSINS

Confiterie Nationale Belge

USINE A VAPEUR

Léon HORLAIT

Braine-le-Comte

Tél. : Braine-le-Comte n° 21 Reg. du commerce : Mons 1157

Confitures de première qualité et de qualité courante
pour pensionnats et missions

Emballages hermétiques et stérilisés pour pays chauds

CHARBONNAGES DE
Gosson-La Haye & Horloz Réunis

S. A. A TILLEUR LEZ-LIÈGE



Charbons de première qualité — O. B. O. pour usages domestiques et industriels

Si vous ne traitez pas directement avec notre Société

EXIGEZ de vos fournisseurs les
ANTHRACITES-GOSSON
qui vous donneront la plus complète satisfaction

Téléphone : Liège 30860 (2 lignes) - Livraisons rapides et soignées

AGENCE DE CHARBONNAGES

ANTHRACITES

Spécialités pour Chauffage Central

CHARBONS - COKES - BRIQUETTES

TÉLÉPHONE
1236

G. Mayan - Malevé
Namur, 46, rue Henri Lemaitre

CHARBONS DE TOUTES PROVENANCES

COMPTOIR DES CHARBONS

Société de personnes à responsabilité limitée

58, rue de Stembert, 58, VERVIERS

Téléphones : 135,50 - 147,98 - 107,42

Compte Chèq. Postaux : 271486 O. B. C. : 9611 Registre du Commerce : 9704

GROS COKES-BRIQUETTES DÉTAIL

Franco gare par wagon dans toute la Belgique

SOCIÉTÉ ANONYME DES

Charbonnages de Bonne-Fin

Rue de Hesbaye, 8, LIÈGE

Tél. : 110.48-243.73

Adr. télégr. : Charbonnages Bonne-Fin, Liège. C. C. P. : 48.340

CHARBONS

Anthracites — Industriels et domestiques pour tous usages

Houilles et Gailletteries — Gailletins 50/80 mm. — Têtes de moineaux lavés. — Braisettes lavées 20/30 mm. — Braisettes lavées 10/20 mm. Grains lavés 6/10 mm. — Fines lavées 0/6 mm. — Criblé — Tout-venant Menu graineux.

Charbons anthracites de première qualité pour feux continus et chauffage central.

Grains 6/10 spéciaux pour chauffage central.

Depuis 1876

ON ACHÈTE

LES FINS CAFÉS

TORRÉFIÉS

« AROME RÉPUTÉ DES FLANDRES »

CHEZ :

J. VAN DEN BERGHE

ROULERS, 11, rue du Nord Tél. : 472

TOUS LES CHARBONS

des meilleures mines belges

ANTHRACITES - COKES - BRIQUETTES

JEAN MEEUS

15, Courte rue des Claires — ANVERS

Tél. 223.05

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 881

O. Ohèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

CHARBONS

COKES

AGGLOMÉRÉS

LHOEST-BURNAY

— Société de personnes à responsabilité limitée —

15, Rue de Verviers, 15, LIÈGE

Tél. 125.87

Fournisseurs attitrés d'importants Établissements religieux

SPÉCIALITÉ :

CHARBONS & COKES POUR CHAUFFAGE CENTRAL

Pour l'achat de vos

Tissus Lodens Imperméables

nous vous recommandons la maison

T. DEVAUX

25, rue Bérilbou, VERVIERS

Spécialités : de noir invérissable pour religieux et d'articles pour congrégations, pensionnats, ligues, scouts, etc.

Aussi filatures de cardés en tous genres depuis 1869.

Echantillon et visite sur simple demande.

Apprenez les langues vivantes L'Ecole Berlitz

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Géo COENS

13, rue Chapelle de Grâce, ANVERS

Tél. : 209.58-349.09

Télégr. : STEAROIL

HUILES et GRAISSES

animales et végétales comestibles

Oleo Oil — Premier Jus — Oleostéarine — Arachides — Soya — Coco — Palmiste — Sésame — Hydrogénées — Farines de viande et os — Farines de poissons — Huiles de foie de morue médicinale et vétérinaire.

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Etienne et Jean VAN OOST

Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18

COURTRAI

Chèques postaux : 372.543. — Téléphone : 63.

Serges, voiles, camelots, draps, cotons divers, toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour processions. — Spécialité d'articles pour communautés religieuses et pour confections.

Sur référence de la présente annonce, il sera accordé un escompte de 2 % sur les commandes.



Pluie, rhumes ?

Pourquoi désormais les craindre, puisque les

Poudres Merveilleuses de la
CROIX ROSE

de la PHARMACIE DEPOORTERE St.-Nicolas-Waes

vous défendent et calment instantanément
maux de tête, toux et grippe !...

8 poudres 4 fr.
25 " 10 fr.

En vente dans toutes les
pharmacies ou directement
à l'adresse indiquée.



ESSAYEZ-EN UNE, VOUS N'EN VOUDREZ PLUS D'AUTRES.

PHARMACIE

A. De Pannemaeker

Maison fondée en 1878

GAND, rue de Bruges, 28-30, Burgstraat, GENT

Téléphones : 179.54 et 179.14.

**Spécialités en gros
Dépôts et Monopoles**

Produits chimiques s/cachets. — Tous sérums. — Tous vaccins,
Ampoules à tous médicaments. — Accessoires.

**Comptoir de
SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES**

Toutes préparations médicales
Toutes spécialités

Pharmacie R. LEFEBVRE

12, Rue des Clairisses, 12

TOURNAI

Téléphone 100.78

Pansements et Accessoires

PRODUITS chimiques purs pour Laboratoires
pharmaceutiques pour Infirmeries

Boîtes de secours pour Entrepreneurs et Industriels. —

Parfumerie — Articles sanitaires — Herboristerie



PHARMACIE du NORD

Pharmacie : M^{me} HOFMANS

RUE MAGHIN, 11

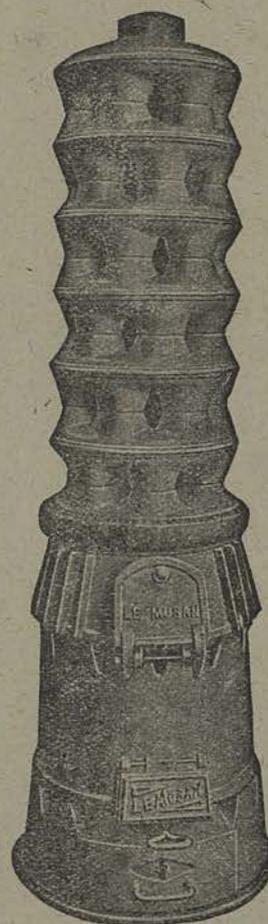
LIEGE

Téléphone 233.26

Raffinerie Tirlemontoise Tirlemont



**Exigez le Sucre
scié-rangé
en boîtes de 1 kilo**



LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux
ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES



Le "Mosan"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

et absolument sans
danger

Société Anonyme
LES FONDERIES DE LA MEUSE
HUY (Belgique)

Flor. DE LAET

ASSURANCES

TRANSPORT - INCENDIE - VOL
ACCIDENTS - VIE - PERTE DE
BÉNÉFICES - AUTO - RESPON-
SABILITÉ CIVILE - BIJOUX
— CHASSE - RISQUES DIVERS —

TÉLÉPHONE
258.09 (2 lignes)

TÉLÉGRAMMES
FLORDELAET



BUREAUX
LONGUE RUE NEUVE, 21-23
ANVERS